

CAI
EAS
C188
V.3 K2
1990
DOCS

REPORTAGE CANADA

Vol. III, N° 2, 1990



Les arts et
la culture au
Canada

Canada

Affaires extérieures et
Commerce extérieur Canada

2	Éditorial
3	Similitudes dans la différence
7	Vive la différence!
10	Le souffle de l'esprit
12	Les Ballets nationaux du Canada : plus énergiques et élégants que jamais
14	Folie magique ou Robert Desrosiers et la danse
15	Musique classique sans frontières
18	Une littérature qui voyage
21	Hymne au cinéma
23	La créativité poussée toujours plus loin
24	Hors des sentiers battus
26	Un théâtre vivant qui provoque l'imagination
27	L'art selon Betty Goodwin
28	L'ordre et le désordre, la raison et la folie
29	Nouvelles brèves

Le présent numéro est consacré aux arts et à la culture au Canada. En effet, on a assisté au cours des trente dernières années à un essor considérable dans toutes les sphères du domaine culturel et à un accroissement de l'intérêt manifesté à l'étranger à l'égard des oeuvres d'artistes canadiens. Les oeuvres de la littérature canadienne sont aujourd'hui traduites en de nombreuses langues, les danseurs, musiciens et artistes de la scène canadiens se produisent aux quatre coins du monde, les cinéastes canadiens participent à des festivals internationaux fort prestigieux comme celui de Cannes, et les peintres et sculpteurs canadiens exposent leurs oeuvres partout dans le monde.

Cette grande effervescence témoigne de la vitalité de la culture au Canada. Que ce dynamisme soit attribuable à des créateurs de langue française ou de langue anglaise, à des immigrants de récente date ou à des membres des communautés autochtones du Canada, tous et toutes apportent leur trésor de particularités et d'expériences à la riche mosaïque de la vie culturelle canadienne.

Tous les paliers de gouvernement ont compris l'importance de la culture pour le façonnement d'une identité canadienne et ont mis sur pied des programmes pour venir en aide aux artistes canadiens.

La vie même de la nation est grandie par cette reconnaissance de l'apport de la culture à l'âme du pays, un apport à sa façon aussi vital que la prospérité économique.

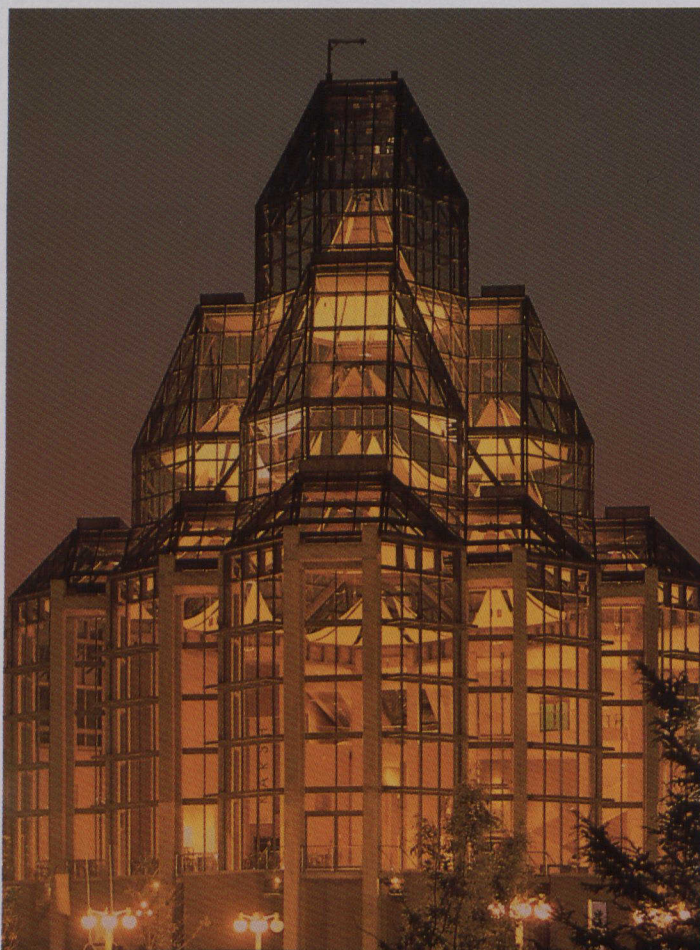
Il nous fait plaisir d'offrir un aperçu des cultures de langue française et anglaise vues par deux des journalistes canadiens les plus réputés. Robert Fulford, qui a été rédacteur en chef de *Saturday Night* pendant 19 ans et a acquis une grande renommée en tant qu'un des plus grands maîtres du domaine littéraire au Canada, a rédigé *Similitudes dans la différence*. Lysiane Gagnon, chroniqueuse politique depuis 1980 au journal *La Presse* de Montréal, et deux fois récipiendaire du prestigieux *National Newspaper Award*, fait part dans son article de ses réflexions sur la culture canadienne française.

Leurs compétences en font des témoins privilégiés capables de poser un regard sur le rôle de la culture dans la vie canadienne.

D'autres articles traitent de l'art autochtone, de la danse, de la musique, de la littérature, du cinéma, du théâtre et des arts visuels.

Un aperçu des arts et de la culture permet de jeter un regard intimiste sur l'âme des Canadiens — leurs croyances, leurs préoccupations, leurs espoirs. Les pages qui suivent entreprennent de tisser cette vision.

Le Musée des Beaux-arts constitue un écrin digne des oeuvres qu'il renferme.



Malak

Similitudes dans la différence

Dept. of External Affairs
Min. des Affaires extérieures
OTTAWA

JAN 4 1991

RETURN TO DEPARTMENTAL LIBRARY
REVENIR À LA BIBLIOTHÈQUE DU MINISTÈRE

Il semble souvent qu'au Canada les deux principales cultures fondatrices, l'une d'expression française et l'autre anglaise, aient peu d'affinités. Elles affichent des sensibilités différentes, elles s'adressent à des publics très différents et, bien sûr, utilisent des langues différentes. Mais lorsqu'on regarde le Canada dans un contexte global, les problèmes et les aspirations de ces deux cultures — « les deux solitudes », comme on les appelle fréquemment d'après le titre d'un roman célèbre de Hugh MacLennan écrit en 1945 — offrent des similitudes remarquables.

Une éminente journaliste montréalaise, Lysiane Gagnon, faisait récemment remarquer que deux pulsions contradictoires dominaient la culture canadienne-française. « La persistance d'un désir de conquête

dépassant les frontières du pays » et « la crainte de l'assimilation », engendrent un sentiment de défense et d'introversion. Mais si cela est vrai des artistes québécois, ça l'est également des artistes des neuf autres provinces (majoritairement anglophones). Ils aspirent, eux aussi, à se faire entendre sur la scène mondiale alors que, simultanément, ils sont préoccupés de la protection de leur société contre la force quasi irrésistible des communications de masse américaines.

Et ces deux cultures ont autre chose en commun : alors que la crainte des influences extérieures demeure et demeurera encore sans doute longtemps, le besoin de s'adresser au monde entier s'est accru au cours des dernières années. Et qui plus est, ces deux cultures ont pro-

duit des artistes, de même que des organisations artistiques dont l'envergure s'étend bien au-delà des frontières du pays.

Le Canada a produit des artistes de calibre international depuis des générations mais, à quelques remarquables exceptions près (comme le grand pianiste Glenn Gould) ils ont jugé nécessaire, afin d'obtenir la reconnaissance qu'ils méritaient, de quitter le Canada. En s'expatriant, surtout s'il s'agit de Canadiens-anglais s'exilant au États-Unis, ils

Avec *Le Déclin de l'empire américain* et *Jésus de Montréal*, le cinéaste Denys Arcand a confirmé la réputation internationale de la production cinématographique canadienne.

savaient que le monde n'apprendrait peut-être jamais qu'ils sont canadiens. En fait, ces artistes deviennent quelquefois de grands personnages mythiques de la culture américaine. Mary Pickford, « l'enfant chérie » des films muets, est née à Toronto, de même que Raymond Massey qui, pour toute une génération, a incarné Abraham Lincoln à Broadway et à Hollywood.

Il arrive souvent que des mythes populaires américains soient le produit d'esprits inventifs canadiens : c'est le cas de Superman et de Rambo. Dans les années 1960, alors que Pa Cartwright parcourait les collines dans *Bonanza*, il était interprété par Lorne Greene, un acteur d'Ottawa. Dans la série télévisée *Star Trek* ainsi que dans les films qui en sont issus, le Capitaine Kirk, du *Vaisseau spatial*



NFB



Brian Willer

La danseuse étoile Evelyn Hart du Royal Winnipeg Ballet.

Entreprise est personnifié par William Shatner, lequel a été formé au festival Shakespeare de Stratford, en Ontario. Plus récemment, des artistes comme Michael J. Fox et une douzaine d'autres (y compris la troupe de SCTV) ont suivi la même route. Par contre, les comédiens et chanteurs canadiens-français qui font carrière

en France sont davantage susceptibles de conserver leur identité québécoise. Cependant Jean-Paul Riopelle, un grand peintre canadien qui vit à Paris une partie de l'année, est souvent perçu comme étant un Français, ce qui irrite quelquefois les Canadiens.

Il n'existe pas de moyen, non plus que de raison, de mettre un frein à cette émigration : certains Canadiens, tout comme certains Coréens, Norvégiens ou Australiens, trouveront toujours normal le fait de poursuivre leur carrière à l'étranger. Mais il existe au Canada une conviction largement répandue, une conviction

exprimée par le biais d'un encouragement considérable de la part du gouvernement pour les arts, selon laquelle les Canadiens devraient avoir la possibilité d'atteindre les plus hauts sommets de l'excellence, que ce soit au Canada ou ailleurs. Petit à petit, au cours des quelque 40 dernières années, les électeurs en sont venus à comprendre que les arts sont essentiels à la vie d'un peuple et que les impôts du peuple sont importants pour la vie des arts. Le gouvernement fédéral, plusieurs gouvernements provinciaux et

plus récemment quelques municipalités considèrent maintenant de leur devoir de subventionner les arts.

On a cru d'abord qu'en soutenant les arts, le gouvernement contribuerait à créer une vision nationale commune à tous les Canadiens, une gamme d'idéaux et d'images qui uniraient tous les Canadiens. Cependant, il y a eu, dans notre histoire, peu d'exemples de création de mythe artistique qui corresponde à un tel modèle. On peut citer les peintures de paysages du Groupe des sept (lequel s'est formé en 1920 et s'est développé pendant les 30 années qui ont suivi) ainsi que le seul roman canadien connu mondialement au cours de la plus grande partie de ce siècle, *Anne aux pignons verts* (*Anne of Green Gables*) de Lucy Maud Montgomery. Mais de façon générale, à mesure qu'elle se raffinaient, notre culture n'est pas devenue plus homogène; au contraire, ses deux principales composantes ont continué à se distinguer.

Certains thèmes communs apparaissent quelquefois, par exemple dans le roman québécois ou dans la poésie de la Colombie-Britannique, et de temps à autre une certaine forme de peinture ou de théâtre peut dominer une région ou une autre. Mais aucune « culture canadienne unifiée » n'a émergé et personne ne croit plus que cela puisse se produire. Le pays est trop vaste, trop diversifié et trop centré sur ses régions pour permettre l'émergence d'« écoles » nationales en peinture, en littérature ou dans les arts de la scène. Ce que nous possédons, c'est plutôt un ensemble de cultures.

Diversité ethnique et géographique

Les cultures française et anglaise demeurent les deux composantes les plus fortes mais ensemble, elles ne donnent qu'un aperçu de la diversité ethnique et géographique de l'univers des arts au



Canada. On compte, par exemple, parmi les nouveaux romanciers anglophones qui ont fait leur marque au cours des années 80, Michael Ondaatje (originaire du Sri Lanka), Josef Skvorecky (de la Tchécoslovaquie) et Neil Bissoondath (né à Trinidad de parents asiatiques). D'autre part, depuis les années 60, la région arctique a produit des douzaines de sculpteurs et de graveurs accomplis, alors que la culture autochtone de la côte du Pacifique a connu une renaissance réussie et que les peintres amérindiens ont acquis une place importante dans les galeries d'art.

La littérature d'expression française ne reflète pas qu'un seul groupe homogène. La romancière francophone la plus illustre est sans doute Antonine Maillet, qui a remporté le prix Goncourt en 1979. Elle a vécu une grande partie de sa vie à Montréal mais elle n'est pas québécoise;

elle est née à Bouctouche, au Nouveau-Brunswick et son oeuvre porte sur l'histoire tragique de son peuple, les Acadiens, qui constituent un groupe distinct, vivant surtout dans les provinces atlantiques.

La réussite d'Antonine Maillet a marqué le début d'une tendance qui s'est accélérée dans les années 80 et qui semble devoir prendre de l'importance dans la décennie 90 : l'accueil favorable réservé aux oeuvres canadiennes dans des endroits éloignés où, il y a une quinzaine d'années, elles étaient pratiquement inconnues. De nos jours, on peut trouver des romans canadiens, tels ceux de Robertson Davies, dans les librairies de Vienne, des dramatiques télévisées (comme les deux films tirés de l'oeuvre de L. M. Montgomery) sur les réseaux de télévision japonais et australiens, des oeuvres d'art canadiennes (telles les

photographies de Jeff Wall) dans les galeries de New York ou de Milan et au moins quelques films canadiens, en particulier *Le déclin de l'empire américain* de Denys Arcand, dont les mérites ont été chaudement débattus dans les revues de cinéma européennes et américaines. Fait encore plus étonnant : pas moins de 80 livres canadiens ont été traduits en finlandais au cours des cinq dernières années. Et de plus en plus de compagnies théâtrales québécoises apparaissent à des festivals partout dans le monde.

Puissance du langage visuel

À son meilleur, le théâtre québécois est hautement imaginaire et avant-gardiste; contrairement à son pendant anglophone, il repose bien davantage sur l'imagerie visuelle que sur le dialogue. Transmettre le puissant langage scénique du comédien-

Le Cirque du Soleil : un des plus grands succès de la culture « pop » canadienne.

directeur québécois Robert Lepage, par exemple, exige peu de traduction. Son oeuvre la plus célèbre, *La trilogie des dragons* (*The Dragon Trilogy*) a connu un immense succès en Europe, en Amérique du Nord et en Australie dans les années 80. Elle a été qualifiée de « chef-d'oeuvre » par le *Times* de Londres. Dans une pièce plus récente, *Plaques tectoniques* (*Tectonic Plates*) dont le décor a été dessiné par le très talentueux Michael Levine, de Toronto, une piscine de plus d'un mètre de hauteur, un arbre tombé et un grand piano bleu flottent dans les airs pour créer un théâtre à la forme mouvante, un théâtre qui ne peut être mis

PARACHUTE

ART CONTEMPORAIN
CONTEMPORARY ART



juillet
août
septembre
1990
juin
août
septembre
2005

59

Parachute : une revue bilingue consacrée à l'art contemporain, a vu le jour à Montréal en 1974.

en boîte ou attaché. Lepage rêvait depuis longtemps d'un théâtre mobile, en constante transformation. Grâce à Michael Levine, il a réalisé de façon spectaculaire ce rêve improbable.

Spectaculaire aussi mais d'un genre tout différent est le Cirque du Soleil, également de Montréal. Le cirque itinérant n'a jamais été une forme d'art traditionnelle au Canada mais, au cours des cinq dernières années, un public des quatre coins du monde a chaleureusement applaudi le charme juvénile des acrobates, des clowns et des contorsionnistes du Cirque. Presque tous s'accordent pour dire que c'est l'événement majeur des vingt dernières années dans le monde du cirque, où que ce soit.

Utilisant une musique contemporaine, un éclairage raffiné ainsi qu'une brillante chorégraphie, la troupe a recueilli des critiques enthousiastes au Canada, aux États-Unis et en Europe. Il semble que son secret réside dans le fait qu'elle soit demeurée proche de ses racines montréalaises marquées par le spectacle de rue, innovant sans cesse, sondant ses propres limites, ne tenant rien pour acquis. C'est peut-être le seul cirque sur la planète à toujours se renouveler.

Rôle social des artistes

Au Canada, les artistes ont joué, au cours des trente dernières années, un rôle de plus en plus important dans la vie publique. À cet égard, le Québec a précédé le reste du Canada. Dans les années 60, poètes, chansonniers et cinéastes québécois tenaient le haut du pavé parmi les gens

qui prônaient une plus grande autonomie pour leur province; en suscitant un nouveau sentiment au sein de la société québécoise, ils étaient au moins aussi importants que les dirigeants et les journalistes.

Au début des années 70, les artistes canadiens anglais acceptaient de jouer un rôle semblable, les uns faisant campagne en faveur d'une meilleure réglementation du secteur industriel (contrairement aux États-Unis) les autres se lançant dans le débat sur les droits de la femme. En un certain sens, ils avaient un rôle plus important à jouer au Canada que d'autres artistes auraient pu avoir à jouer ailleurs; comme le Canada anglais n'a pas de « vedette » à proprement parler, les écrivains et les peintres suscitent fréquemment de la part du public le genre d'intérêt que les Américains accordent aux vedettes de cinéma.

Ils ont attiré encore davantage l'attention du public pendant la campagne électorale de 1988. Le sujet principal étant l'Accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis, la culture canadienne se retrouvait au centre d'un brûlant débat. De nombreux artistes, dont la plus connue est l'écrivaine Margaret Atwood, soutenaient que l'accord allait miner les institutions -- dans les domaines de la télévision et de l'édition, pour n'en nommer que deux -- qui entretiennent l'expression culturelle. Les gouvernements des États-Unis et du Canada ont eu beau affirmer que rien dans l'accord ne pourrait menacer la culture, Mme Atwood et plusieurs autres artistes n'en croyaient rien. Par contre, Mordecai Richler, écrivain de réputation internationale ajoutait foi aux affirmations des gouvernements; il prônait, avec d'autres la réélection du Parti progressiste conservateurs ainsi que la signature de l'accord. C'est ce qui s'est produit. Cependant, beaucoup d'artistes y ont

perçu un recul de leur cause et une raison de plus pour s'organiser et exercer des pressions en faveur de la culture au Canada. La virulence du débat de 1988 a suscité, d'un côté comme de l'autre, une prise de conscience de l'importance qu'ont acquise ces questions dans la société canadienne tout entière.

Reconnaissance internationale

Heureux à bien des égards, les Canadiens se sont souvent estimés malchanceux au plan culturel, défavorisés en quelque sorte par l'histoire. Ils ont regardé avec envie des cultures traditionnelles comme celles d'Europe et d'Asie dont le sentiment d'identité remonte à des temps immémoriaux. Pour des raisons différentes, ils ont également envié leurs voisins américains qui ont su édifier, avec le succès que l'on sait une culture de masse et la vendre au monde entier. Les Canadiens se sont au contraire sentis marginalisés et ignorés. Les artistes canadiens, quant à eux, se sont toujours crus handicapés par leur marché intérieur restreint.

Néanmoins, les Canadiens ont beaucoup moins tendance à exprimer ce genre de sentiments aujourd'hui. En tant que public, les Canadiens ont toujours été internationalistes, toujours accueilli avec enthousiasme films américains, pièces de théâtre britanniques, peinture française ou musique allemande. Pendant de nombreuses décennies, cela a constitué une sorte d'internationalisme à sens unique, le Canada recevant beaucoup et donnant fort peu. Le changement le plus important de la présente génération réside dans le fait que pour de nombreux artistes canadiens, des romanciers aux artistes de cirque, l'internationalisme est enfin devenu un échange. En conséquence, les Canadiens sont prêts à jouer un rôle considérable au sein de la culture planétaire changeante et imprévisible de l'avenir. ♦

VIVE LA DIFFÉRENCE!



Publiphoto/ B. Carrière

Le Québec est une anomalie en Amérique : le seul territoire où le français constitue la langue principale de la population. Quatre-vingt cinq pour cent des Québécois vivent en français du berceau au tombeau, étudient dans des écoles et des universités d'expression française, travaillent dans des entreprises où le français est la langue principale de communication, votent pour des candidats qui ne leur parlent qu'en français.

Il ne s'agit pas ici d'une minorité analogue à celle, par exemple, des hispanophones à Miami ou à New York. Au Québec, le français n'est pas que la langue d'un groupe, c'est la langue de la société : gouvernement, institutions, commerce, activités culturelles. Si la plupart des Québécois francophones connaissent aussi l'anglais, c'est le français qui est à la source de leur culture et qui irrigue leur vie quotidienne.

Autre caractéristique capitale qui les différencie des autres minorités nord-américaines : les cinq millions de francophones du Québec, à l'instar du million de francophones qui vivent dans les neuf provinces anglophones du Canada, ont de profondes racines en terre d'Amérique. De fait, exception faite évidemment des Amérindiens et des Inuit, ils descendent des premiers habitants du Canada, et, comme en témoigne l'histoire de Detroit, de Pittsburg ou des rives du Mississippi, leurs ancêtres ont été parmi les premiers découvreurs de l'Amérique. Si, en 1757, Louis XV n'avait pas cédé la Nouvelle-France à l'Angleterre, qui dit que l'Amérique du Nord ne serait pas aujourd'hui un continent francophone?

La culture canadienne-française a donc été marquée par deux pulsions contradictoires : d'une part, la nostalgie de l'espace perdu et la persistance d'un désir de conquête dépassant les frontières du pays; d'autre part, la méfiance

engendrée par le repli progressif sur un territoire de plus en plus réduit — aujourd'hui le Québec, seul foyer possible de la francophonie en Amérique parce que c'est le seul endroit où les francophones sont majoritaires — et la crainte de l'assimilation, toujours présente sous une forme ou une autre.

Au Canada anglais, plusieurs estiment que le concept de l'espace — l'espace nordique en particulier — est à la source de l'inspiration artistique et littéraire. Au Québec, cette dimension semble inexistante. Les principaux mythes qui ont longtemps alimenté les créateurs francophones étaient plus concrets, plus immédiats : la terre, la communauté, la famille, la dialectique entre le désir de fuir un univers étriqué et la peur de l'exil.

Concentrés dans l'agriculture, le petit commerce et les professions libérales, les Canadiens français restaient à l'écart du monde des affaires,

Scènes du *Déclin de l'empire américain* — une œuvre qui a connu un immense succès en salles, tant au Canada qu'à l'étranger.

et le seul lieu de pouvoir qu'ils avaient investi, à cause de leur poids démographique et aussi par une sorte d'atavisme qui n'est pas sans rappeler celui des Irlandais aux États-Unis, était celui de la politique.

Ce mythe de la terre, faut-il dire, était considérablement surfaît par rapport à la réalité (seule une minorité de Québécois gagnait sa vie sur la ferme, et de fait, le Québec compte peu de bonnes terres agricoles), mais il était systématiquement encouragé par l'Église catholique, qui fut longtemps l'unique maître à penser de cette communauté homogène et repliée sur elle-même. La ville et l'usine étant vues comme des lieux de perte et d'assimilation, l'Église allait encourager les

« vocations agricoles », et stimuler, par ses interdits et ses exhortations, la natalité... qui atteignit effectivement des sommets prodigieux. (Par réaction, le taux de natalité au Québec, aujourd'hui, est le plus bas du monde occidental après l'Allemagne fédérale.)

Le mythe rural était si fort chez les élites et les créateurs, qu'il allait persister même à l'époque où la majorité des francophones étaient en réalité devenus des citadins, travaillant en usine ou dans la fonction publique. Il faudra attendre les années 30 pour voir des peintres comme Adrien Hébert dessiner des scènes urbaines plutôt que des paysages bucoliques, et à l'exception de quelques poètes comme le montréalais Émile Nelligan ou l'écrivaine Gabrielle Roy, dont le beau roman *Bonheur d'occasion* décrit la vie d'une famille de prolétaires montréalais durant la crise économique de l'avant-guerre, la plupart des oeuvres s'inspiraient de thèmes ruraux.

Même la délicieuse peinture de moeurs que constitue le roman *Les Plouffe*, de Roger Lemelin, reste imprégnée des valeurs de la société rurale traditionnelle, bien que l'action se passe dans un milieu ouvrier de la « basse ville » de Québec, à l'époque où le monde entier basculait dans l'horreur de la Seconde Guerre mondiale.

Le roman qui traduit le mieux les mythes à la base de la culture canadienne-française traditionnelle — et cela dans un style limpide et sobre qui en fait une très grande oeuvre littéraire — est *Maria Chapdelaine*, de Louis Hémon. Maria, fille d'humbles colons du Lac Saint-Jean qui tentent d'arracher leur gagne-pain à une terre ingrate, est courtisée par trois hommes qui incarnent chacun l'une des trois grandes pulsions qui sous-tendent à ce moment la société : le désir de reconquête et d'évasion, la tentation américaine, et la voie du devoir, qui passe par l'attachement à la terre. Maria tombe sous le charme du beau

coureur des bois qui lui propose le rêve et l'aventure, mais celui-ci meurt à la drave. Elle est un instant tentée de suivre son second soupirant qui a immigré aux « États », dans la « grande ville » (Lowell, Massachusetts) où, lui fait-il miroiter, elle trouvera confort et prospérité. Mais Maria choisira la vie dure et méritoire que lui offre le voisin d'à côté, cultivateur comme son père.

Chaque époque eut toutefois ses anticonformistes, Jean-Charles Harvey par exemple, dont les écrits reflétaient un anticléricalisme virulent et une mentalité hédoniste plus proche d'un Henry Miller que



Geneviève Bujold : une comédienne québécoise qui a fait sa marque en Europe et aux États-Unis.

de la petite-bourgeoisie puritaine du Montréal des années 30 et 40, mais nombreux furent les écrivains, les peintres, les gens de théâtre, qui ressentirent le besoin de s'exiler à Paris. Revenus chez eux, ils restaient en marge

d'une société où ils se reconnaissaient encore moins qu'auparavant, plus que jamais victimes du conformisme ambiant qui voyait en tout marginal une menace — à tout le moins une incongruité.

Le culte de l'égalitarisme reste encore aujourd'hui, d'ailleurs, l'une des caractéristiques de la société québécoise. Après la Conquête britannique de 1757, les élites de la Nouvelle-France retournèrent dans la mère-patrie, laissant un peuple d'humbles pionniers aux mains du clergé catholique. En l'absence d'une bourgeoisie solide, le développement économique se fit surtout

nombre d'excellents spectacles gratuits... lesquels sont évidemment, dans la meilleure tradition canadienne, largement subventionnés par les gouvernements.

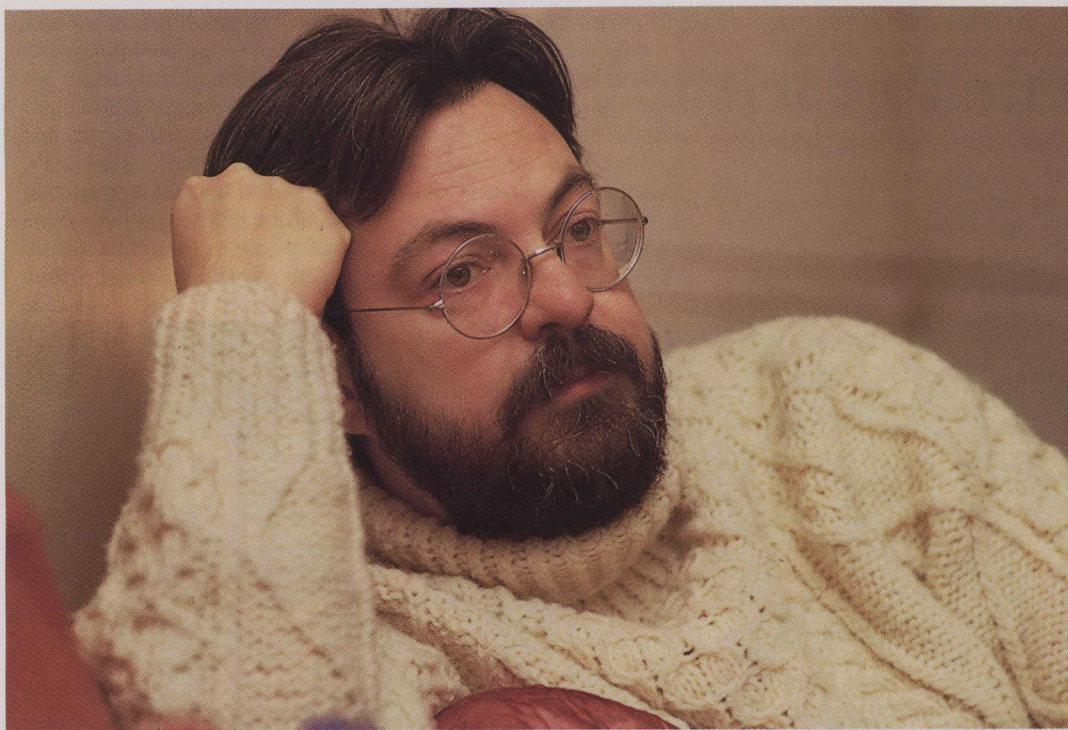
Tout allait changer, et de façon radicale, quand se produiront simultanément, de la fin des années 50 au milieu des années 70, trois grands bouleversements des esprits : la décléricalisation accélérée de la société, qui abandonna l'Église pour se tourner vers l'État — vers le gouvernement provincial qui deviendra rapidement un État moderne de type social-démocrate, et que plusieurs rêveront de transformer en État souverain, séparé du Canada; la modernisation du système scolaire et l'accession des francophones à la bourgeoisie d'affaires; et enfin, dans la foulée du mouvement étudiant californien et des divers mouvements de libération qui se manifestaient alors dans le monde, l'émergence d'un fort mouvement de contestation socio-culturelle, de même que d'un puissant mouvement indépendantiste qui, s'il ne rallia pas toujours la majorité de la population, imprègna pendant vingt ans la pensée des jeunes, des intellectuels et des créateurs.

Désormais, c'est le nationalisme — et, pendant quelque temps, le discours révolutionnaire — qui alimentent nombre de créateurs. Des ouvrages militants comme *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières aux fines satires de Jacques Ferron ou de Jacques Godbout, nombre d'oeuvres littéraires ont un contenu politique ou social très affirmé, et la plupart sont d'inspiration résolument urbaine. Des dramaturges comme Michel Tremblay évoquent la culture du prolétariat si longtemps ignorée.

Partout, c'est l'explosion. La censure qui avait si longtemps affligé le cinéma est levée. Encore aujourd'hui, nulle part en Amérique le contrôle des films n'est-il aussi tolérant

sur le mode coopératif. D'où le succès que connaissent, même aujourd'hui, les manifestations culturelles qui misent sur la participation populaire davantage que sur les élites et les connaisseurs. Le Festival international du film de Montréal est l'un des seuls où toutes les projections sont ouvertes au public sur la base du « premier arrivé, premier servi », et le Festival international du jazz, qui a lieu depuis dix ans la première semaine de juillet, a ceci de particulier qu'il comprend

Publiphoto/ B. Carrière



Publiphoto/B. Carrière

Michel Tremblay : un des auteurs de théâtre les plus renommés au Québec.

qu'au Québec. *9 1/2 Weeks* ou *Angel Heart*, amputés dans plusieurs États américains, sont passés sur tous les écrans montréalais en version originale.

À Montréal particulièrement, qui est le cœur urbain du Québec avec son agglomération cosmopolite de deux millions d'habitants et son importante minorité anglophone, la diversité de la production culturelle est presque sans équivalent : les films américains y sont montrés en même temps qu'à New York... et les films français et européens, en même temps qu'à Paris. Dans n'importe quel kiosque à journaux, *Newsweek*, *Ms* et *Rolling Stone* côtoieront des publications françaises comme *Le Nouvel Observateur* et *L'Express*, ou britanniques

comme *The Economist*, sans compter tout l'éventail des publications canadiennes, en français et en anglais.

Même diversité à la télévision : les Québécois ont accès à près d'une dizaine de chaînes canadiennes diffusant en anglais et en français, à une chaîne éducative ontarienne, une chaîne éducative québécoise, à toute la programmation américaine transmise par le câble ou le satellite... et, en vertu d'une entente intergouvernementale, aux meilleures productions des télévisions française, suisse et belge.

Plus ouverte que jamais aux influences extérieures, au confluent de l'Europe et de l'Amérique, la culture québécoise, perdant sa spécificité passiste, a gagné en intensité et en diversité. Les recherches, en art visuel comme en théâtre ou en danse, ont beaucoup en commun avec ce qui se fait dans les milieux d'avant-garde de New York, Londres ou Barcelone. Comme partout ailleurs, une relative dépolitisation a succédé au bouillonnement idéologique des deux dernières décennies, et les écrivains explorent maintenant des

univers plus personnels, avec ceci de particulier qu'ils expriment en français une sensibilité nord-américaine.

Le problème principal des créateurs est la petitesse du marché, encore qu'avec ses cinq millions de francophones, le Québec ne soit pas en situation plus difficile que le Danemark ou l'Autriche.

Jusqu'ici, la France a constitué un marché plus facile à pénétrer que les États-Unis — exception faite des arts visuels ou de la musique, où la communication est non verbale. L'Orchestre symphonique de Montréal, par exemple, est connu aux États-Unis aussi bien qu'en Europe ou en Asie. Plusieurs écrivains francophones ont fait leur marque à Paris, dont l'Acadienne Antonine Maillet, récipiendaire du prestigieux Goncourt, la Québécoise Anne Hébert, qui vit et publie à Paris mais dont tous les romans sont situés sur les rives du Saint-Laurent. C'est principalement par la chanson que les Québécois ont pénétré le marché français : les grands « chansonniers » comme

Gilles Vigneault continuent d'attirer des foules en France, et les jeunes auteurs contemporains y bénéficient de l'appétit du public français pour des rythmes américains greffés à des paroles françaises.

C'est autour de la question du libre-échange avec les États-Unis que se sont cristallisées, tout récemment, les profondes différences de sensibilité entre les milieux culturels anglophones et francophones du Canada. Hantée depuis toujours par la peur de voir ses produits culturels submergés par l'omniprésente culture américaine, l'intelligentsia anglophone a combattu fiévreusement le traité de libre-échange avec les États-Unis... que les intellectuels québécois ont au contraire accueilli, au pire, avec indifférence, au mieux, avec enthousiasme.

Ces derniers se sentent effectivement moins menacés par le puissant concurrent américain. Leur spécificité linguistique les protège : incapable de se nourrir exclusivement de la production américaine parce qu'elle était en anglais, ni de la production importée de France parce qu'elle était trop loin des réalités nord-américaines, le Québec a été en quelque sorte forcé de développer ses propres industries culturelles, qui sont aujourd'hui solides et dynamiques — et populaires. Les meilleurs, parmi les nombreux feuilletons télévisés produits localement, ont de plus grosses cotes d'écoute que *Dallas* ou *Miami Vice*. Les plus gros « best-sellers », en librairie, sont signés Yves Beauchemin ou Arlette Cousture.

En ce sens, l'isolement relatif auquel l'a condamné son statut de minorité obstinée dans un continent anglophone, aura bien servi la culture québécoise : ayant appris l'art de durer envers et contre tout, elle peut affronter, sûre de sa propre identité, les défis stimulants que propose l'internationalisation des échanges culturels. ♦

L e souffle de l'esprit



Lorraine Parrow

Au Canada, l'art autochtone a fait peau neuve. Depuis dix ans, on assiste à une renaissance dans ce domaine et à la montée d'une nouvelle génération d'artistes amérindiens au sein du grand courant canadien. Ces transformations touchent toutes les facettes de l'art autochtone, des sculptures et des ouvrages perlés traditionnels jusqu'aux arts scéniques contemporains, et l'on retrouve en filigrane dans chaque oeuvre un peu du patrimoine et de la spiritualité autochtones, et même une dimension politique.

D'un côté, le réveil de la spiritualité autochtone encourage les ouvrages traditionnels; de l'autre, des messages à caractère social et politique sous-tendent un grand nombre d'oeuvres contemporaines. Il en résulte un mélange typiquement canadien. « Les artistes sont exposés aux influences contemporaines qui, mêlées à leur indienne, rendent leurs oeuvres aussi singulières que

belles », explique Claudette Fortin de la *National Indian Arts and Crafts Corporation*. « Les artistes sont sensibles à la tradition moderne, mais ils ne sont pas prêts à renier leur patrimoine. Au contraire, ils cherchent à unir les deux sens sans renoncer à rien ».

D'abord utilitaire

Un grand nombre des objets culturels que l'on associe aujourd'hui à « l'art autochtone » avaient à l'origine une fonction cérémoniale. Ainsi, les masques métamorphosables et les poteaux totémiques de la côte du Pacifique et les « faux visages » des Iroquois avaient des fins utilitaires, mais leur caractère artistique a survécu à leur usage rituel.

« Le réveil de la spiritualité autochtone a accéléré le processus de création », précise Mme Fortin. Il faut toutefois savoir que l'idée de créer pour le plaisir ou l'amusement est un concept d'origine européenne qui était inconnu

des Amérindiens. Les langues autochtones ne comportent même pas de mots pour « arts » et « culture ». Leurs créations avaient une origine fonctionnelle.

Au-delà de l'imagerie traditionnelle

La vie des Autochtones canadiens a beaucoup changé depuis 50 ans, tout comme leur expression artistique, qui a échappé aux stéréotypes traditionnels. Comme l'expliquait David M. General dans le numéro de *Arts and Crafts Magazine* de l'été 1989 : « Les nouvelles générations de peintres, de sculpteurs, d'écrivains et d'artistes de la scène explorent avec énergie des modes d'expression auparavant inédits, ce qui a eu pour effet de modifier nos perceptions et nos attentes. »

Les exemples de cette nouvelle tendance sont nombreux. L'Ojibway Ron Noganoosh a été élevé à la réserve

Une scène tirée de *Au pays des esprits* : une adaptation moderne de mythes anciens.

Magnetawan, au Québec. Ses oeuvres s'inspirent du principe amérindien voulant qu'il ne faut rien gaspiller, mais elles sont loin d'être traditionnelles : il n'emploie pas la saponite, mais plutôt des objets trouvés au dépotoir. Pour sa part, la sculpteure micmaque Viviane Gray utilise aussi des objets de récupération, mais afin de véhiculer une différente sorte de message, d'habitude un message social à caractère abstrait, tempéré par son sens de l'humour.

Dans la ligne du courant dominant

La danse et le spectacle font partie depuis toujours de la vie cérémoniale des Autochtones, même si les non-Autochtones n'ont pas souvent eu la chance de voir ces représentations.

Les choses ont toutefois changé, et bien que le public des danses traditionnelles continue d'être largement autochtone, les prestations d'inspiration indigène sont de plus en plus souvent influencées par les techniques du théâtre européen, et elles influencent à leur tour les arts de la scène.

Il y a deux ans, le Centre national des arts, à Ottawa, a présenté en première un grand ballet s'inspirant d'une légende autochtone. *Au pays des esprits* est en effet un conte rempli d'images indigènes, mais qui s'inscrit dans la tradition européenne du ballet moderne. Basée sur une légende ojibway, cette oeuvre porte sur les luttes menées aujourd'hui par les peuples autochtones du Canada.

Selon le chorégraphe de *Au pays des esprits*, Jacques Lemay, « ce qui est fort différent et merveilleux chez les Autochtones, c'est leur façon de vivre leur art. Pour eux, la création a un fondement social, politique ou religieux, alors que nous, fidèles à la tra-

dition européenne, nous créons pour notre propre plaisir ». M. Lemay ajoute que certains danseurs autochtones font partie des deux mondes. Ainsi, le danseur étoile Raoul Trujillo continue à la fois de participer à des pow-wow et d'offrir de splendides prestations de ballet contemporain.

Conçu et produit par le Mohawk John Kim Bell, *Au pays des esprits* est l'un des projets de la *Canadian Native Arts Foundation*. Musicien et chef d'orchestre réputé, M. Bell consacre ses énergies à la fondation qu'il a mise sur pied en 1985 pour sensibiliser davantage les Autochtones au monde des arts et favoriser leur participation.

L'Autochtone des villes

Aujourd'hui, seul un faible pourcentage des Autochtones canadiens vivent de façon traditionnelle. À tel point que depuis 20 ans, l'art autochtone se transforme sous l'influence croissante des Autochtones citadins, qui n'ont pas été élevés dans des réserves et

pour qui la chasse et le tannage des peaux sont plutôt des coutumes anciennes reléguées aux pages des livres d'histoire.

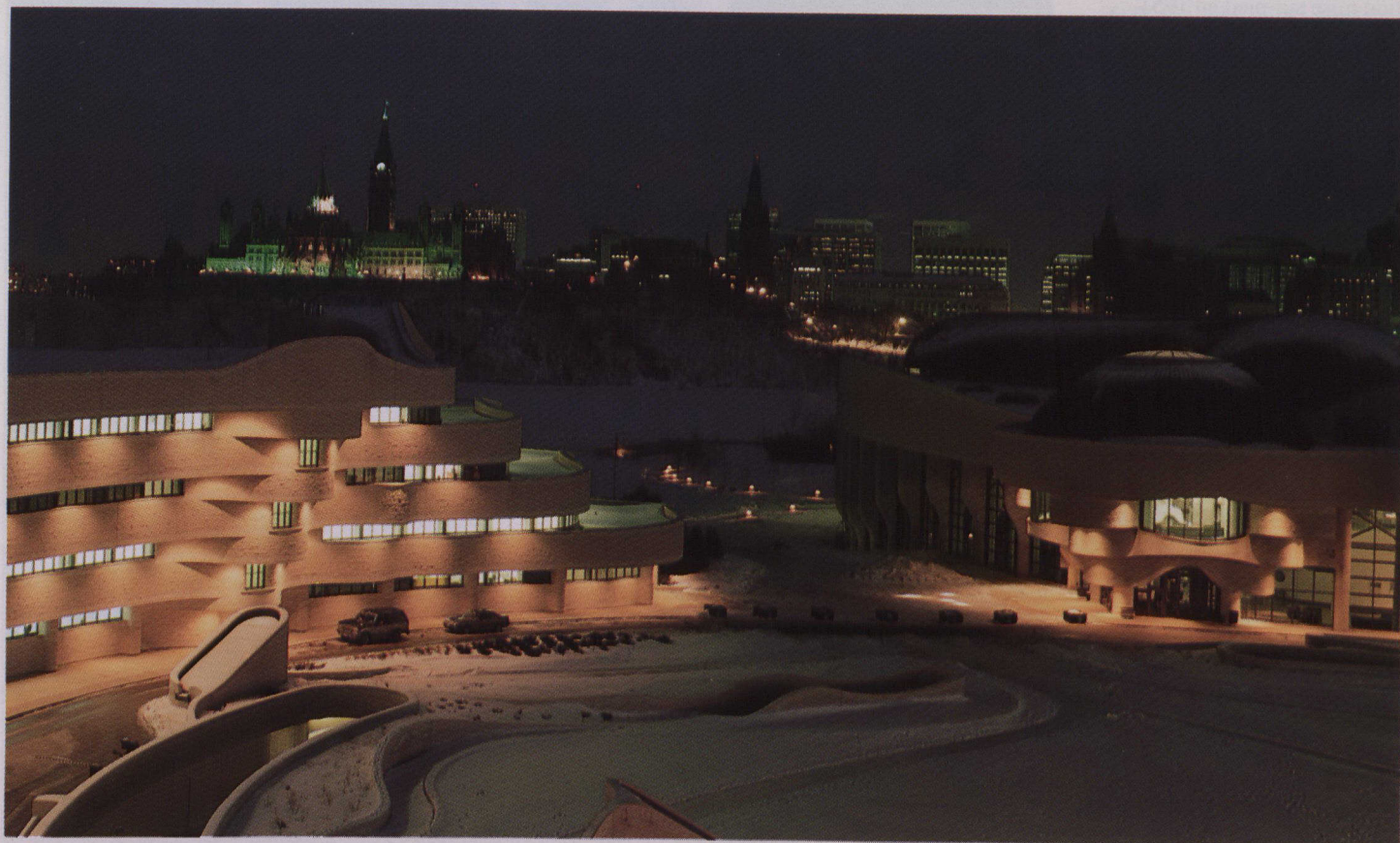
Selon Viviane Gray qui, en plus de sculpter, gère la collection d'oeuvres du Centre de l'art indien, à Ottawa, les artistes qui utilisent les moyens d'expression contemporains sont le plus souvent instruits, ils habitent la ville et n'ont jamais vécu dans une réserve. « Ils ont aidé à faire connaître plus largement l'art indien, car ils possèdent cette agressivité nécessaire qu'on n'acquiert pas dans une réserve » précise-t-elle.

Tel un aigle...

Ces jours-ci, tel un aigle, l'art autochtone prend son envol et nombreux sont ceux qui le découvrent pour la première fois. On en trouve désormais des exemples au Musée des beaux-arts du Canada et sur les planches de certains de nos théâtres les plus renommés. À Toronto, cet automne, le public pourra voir une pièce du

dramaturge autochtone Tomson Highway. Intitulée *Drylips Oughta Move to Kapuskasing*, elle restera à l'affiche pendant toute la saison dans un des grands théâtres de la capitale ontarienne. Mais la contribution la plus visible de l'art autochtone à la vie canadienne est sans doute l'oeuvre architecturale du Cri albertain Douglas Cardinal dont le Musée canadien des civilisations, aux formes onduyantes, épouse la rive québécoise de la rivière des Outaouais. En face, les célèbres édifices néogothiques du Parlement canadien. À l'instar du pays, la région d'Ottawa se trouve donc au confluent de deux différents patrimoines dont le mariage est en train de donner naissance à une nouvelle dimension de l'art canadien. ❖

Le nouveau Musée canadien des civilisations, conçu par Douglas Cardinal, un Amérindien de la nation Cri de l'Alberta.



Malak

Les Ballets nationaux du Canada :

Plus énergiques et plus élégants que jamais

L'enchantement, c'est une compagnie de danse qui a trouvé sa voie. Les Ballets nationaux du Canada est cette formation.

— Anna Kisselgoff, *The New York Times*, juillet 1988

Les Ballets nationaux du Canada célèbreront bientôt leur 40^e anniversaire et semblent, à l'aube de cet événement, progresser avec plus d'énergie et d'élégance que jamais auparavant.

À l'instar du petit village anonyme d'où émerge une grande vedette du sport, la plus importante compagnie de danse du Canada s'accommodait jadis d'être synonyme des Karen Kaine, Frank Augustyn et Veronica Tennant. Cette image était plus que respectable pour une organisation mise sur pied en 1951 dans un pays où le ballet ne jouissait pas d'une longue tradition. Mais cela ne suffisait pas d'emblée à convaincre le public et les critiques à l'étranger de prendre au sérieux cette troupe de danse.

La situation s'est améliorée sous l'impulsion du directeur artistique d'origine danoise Erik Bruhn à compter de 1983. On doit notamment à Bruhn d'avoir assuré l'essor des jeunes talents des Ballets nationaux — contribuant à asseoir la renommée de la troupe — et révélé le génie de nombreux excellents danseurs.



Gizella Witkowsky dans *Don Quichotte*.

Barry Gray

La critique du *New York Times*, Anna Kisselgoff, décrivait l'année dernière la compagnie forte de ses 68 membres comme une troupe « qui n'est plus en voie de poindre mais qui brille d'ores et déjà ». Cet éloge n'est pas étonnant car la compagnie peut compter aujourd'hui sur le talent d'artistes parmi les meilleurs et les plus brillants qu'un ensemble de danse puisse rêver d'aligner.

Mais les progrès furent longs et ardu, entre l'époque des pionniers où Celia Franca vint au Canada de la Grande-Bretagne pour mettre sur pied la compagnie en 1951, et la renommée internationale dont elle jouit aujourd'hui sous la direction de Reid Anderson, promu directeur artistique en 1989.

L'École des Ballets nationaux

Le succès des Ballets nationaux est attribuable au travail de l'École des Ballets nationaux, d'où sont sortis plusieurs de ses meilleurs danseurs. Établie à Toronto, l'école est une institution indépendante privée, où les élèves peuvent résider ou simplement suivre des cours de jour. Elle offre un programme intégré d'études et de formation en danse à ses quelque 150 élèves.

Mise sur pied en 1959 comme un prolongement nécessaire aux Ballets nationaux du Canada, l'institution est considérée partout comme une des meilleures écoles de ballet au monde. Ses élèves se sont distingués en remportant les honneurs de nombreuses compétitions internationales de danse, et ses diplômés — parmi lesquels on compte des artistes aussi réputés que Veronica Tennant, Karen Kain, Frank Augustyn, Kevin Pugh et Martine VanHamel — s'illustrent au sein de compagnies de danse de premier plan réparties aux quatre coins du monde.

Le plein épanouissement des danseurs

L'école et la compagnie de danse se sont accordé mutuellement un soutien au cours des trois dernières décennies, se donnant mutuellement l'impulsion du succès. Les activités débordent toutefois à l'heure actuelle. Les Ballets nationaux ont déjà trop de danseurs étoiles pour le nombre de représentations qu'ils sont en mesure d'offrir au cours d'une même saison. Cette situation a mis de plus en plus de pression sur l'administration pour assurer à ses danseurs, l'occasion de s'épanouir.

Un des moyens choisis par Anderson pour conserver l'enthousiasme de ses danseurs consiste à leur offrir des ateliers de chorégraphie. Cela leur permet à la fois de libérer leur créativité et de se produire devant le public grâce à des spectacles autres que les spectacles prévus durant la saison régulière. Cette situation n'est cependant pas nouvelle. Karen Kain, la danseuse étoile de la compagnie et une diplômée de l'École, et qui jouit de la plus grande réputation, s'est détachée de la compagnie à plusieurs reprises pour travailler avec d'autres formations internationales. Par le fait même, elle a contribué à accroître la réputation des Ballets nationaux tout en bénéficiant de l'expérience.

Depuis le début, les Ballets nationaux se destinaient au ballet classique, et ils demeurent encore aujourd'hui la seule compagnie canadienne à offrir des spectacles entièrement voués au ballet classique. Leur répertoire embrasse également les oeuvres contemporaines et encourage la création de nouveaux ballets.

Outre leurs saisons régulières au Centre O'Keefe de Toronto, et des tournées en alternance dans l'est et dans l'ouest du Canada, les Ballets nationaux se produisent dans pratiquement tous les grands centres de danse du monde. ♦

Oh! La! La!

Comment poursuit-on sa carrière après avoir préparé la chorégraphie d'un spectacle de David Bowie? C'est le problème auquel se heurte Edouard Lock, alors qu'il s'apprête à faire renaître sa troupe *La La La : Human Steps*, qui est en veilleuse depuis décembre dernier.

Lock, Marocain d'origine de 35 ans, qui a fondé sa troupe en 1980, a laissé tous ses projets en attente lorsqu'il a commencé la chorégraphie du spectacle de David Bowie, actuellement en tournée mondiale. Il était tiraillé entre deux choix : la possibilité de travailler avec Bowie et de créer la superproduction qui s'ensuit, et celle de récupérer les ressources financières qu'il avait investies dans sa propre compagnie de danse.

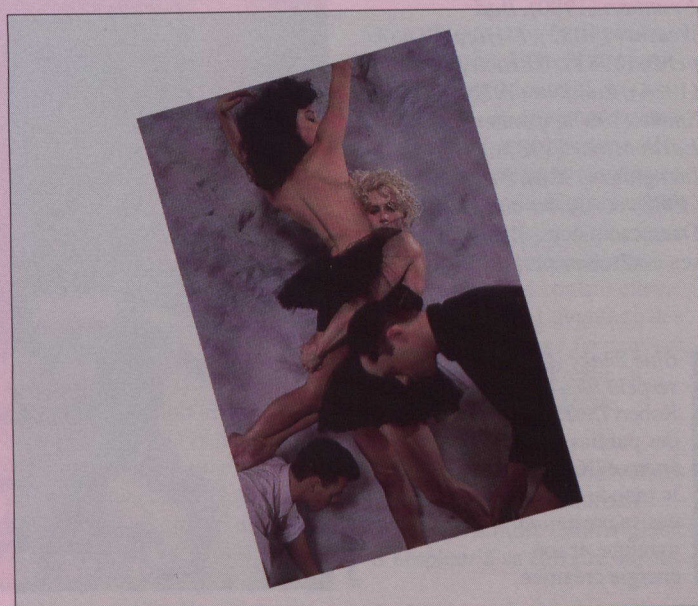
La tournée de Bowie a débuté au Canada en mars 1990 et s'est déplacée en Europe, puis en Extrême-Orient. À cette occasion, Lock a créé un ensemble complet d'images en 35 mm, la plupart représentant David Bowie en noir et blanc, dans le costume qu'il porte sur scène. Le film était très bien synchronisé avec la prestation de Bowie, et les images étaient projetées sur un énorme écran accroché à l'avant-scène.

S'exécutant devant et derrière cet écran, Bowie interagissait avec d'énormes images de lui-même chantant, dansant et même flottant à l'envers. Dans certaines des projections apparaissait Louise Lecavalier, la prima ballerina tournoyante aux cheveux blonds platine de La La La, qui dansait aussi dans certains spectacles.

À la veille de la tournée, Lock a qualifié le spectacle de « rock vu par un peintre ». Contrairement à sa chorégraphie post-punk habituelle, celle qu'il a utilisée pour la tournée de Bowie ne visait pas à susciter les oh! et les ah! de la foule. Lock a ajouté qu'elle essayait plutôt « d'attirer les spectateurs sur la scène, au lieu de les étourdir dans leur siège ».

La marque de La La La est le style de danse unique de Lock : un mouvement frénétique et énergique, caractérisé par des corps qui se frappent et tournoient dans les airs, sur scène et l'un contre l'autre.

Il suffit désormais à Lock de concevoir 80 minutes de spectacle original pour occuper sa troupe pendant les trois prochaines années. Il a toutes les chances de réussir, comme il l'a toujours fait.



Folie magique ou Robert Desrosiers et la danse

Demandez à un amateur de danse au Canada qui sait marier le mieux la magie à la danse, et il y a neuf chances sur dix qu'il vous réponde « Robert Desrosiers », ce mage, chorégraphe et danseur extraordinaire de 36 ans qui a fondé la troupe torontoise *Desrosiers Dance Theatre*, une des plus populaires qui soit.

Depuis le tout début, la troupe est réputée pour sa superbe chorégraphie à la fois survoltée et dégingandée, fuit de l'imagination proluxe de Robert Desrosiers. Tranquille et réservée dans la vie privée, Desrosiers n'a qu'à monter sur les planches pour se transformer en tourbillon : énergie frénétique et vulnérabilité désenchantée - combinaison incroyable de fougue acrobatique et de souplesse de pantin. Mais, sous la désinvolture sauvage des danseurs, se cachent beaucoup plus de finesse et de précision qu'il n'y paraît.

Au fil des ans, son imagination débridée a donné naissance à des oeuvres telles que *Nightclown* (1980), *Brass Fountain* (1980), *Bad Weather* (1982), *L'Hôtel perdu* (1983), *Ultracity* (1984), *Lumière* (1986), *Blue Snake* (1987), *Concerto in Earth Major* (1987), *Incognito* (1988), *First Year* (1988) et *Arc-en-ciel* (1989). Dans ces pièces, il a surpris ses auditoires par des visions,

Blue Snake (Le serpent bleu) de Robert Desrosiers : des publics émerveillés dans le monde entier par sa prestation magique et son énergie créatrice.

dignes de Dali ou de Bosch, d'objets inanimés qui prennent vie de façon pour le moins inquiétante.

Il y a l'escalier qui dévore les danseurs; des tables à cocktail qui titubent, ivres, sur la scène; des hommes portant panache-chandelier et habit à queue qui dansent une gavotte; le piano à queue qui poursuit un pianiste ahuri... Théâtre magique? Sans aucun doute!

Sur le plan chorégraphique, Desrosiers est bien conscient de l'aspect yin-yang de son énergie créatrice; après avoir terminé une pièce très théâtrale, il monte donc un spectacle plus conventionnel, mais non moins stimulant. Reste qu'il propose presque toujours des images tellement improbables et des juxtapositions si bizarres qu'on l'a appelé

« le Dali de la danse » et « l'alchimiste des délices surnaturelles ».

Robert Desrosiers a fait sa marque grâce à *Incognito*, présenté en première au Festival des arts des Jeux olympiques d'hiver de Calgary, en 1988. Selon le *West Australian Times*, c'était « la pièce de théâtre la plus excitante, la plus puissante et la plus prenante que vous pourrez voir au cours de votre vie ». D'après Anna Kisselgoff du *New York Times*, « un spectacle fascinant s'offrait aux spectateurs (...) Avec sa brillante capacité de fusionner le fantastique et le réel, (...) Desrosiers est un grand metteur en scène qui puise profondément dans l'inconscient ». Natif de Montréal, Robert Desrosiers est entré à l'École nationale de

ballet en 1966. Cinq ans plus tard, il s'est joint aux Ballets nationaux du Canada. Puis, un séjour en Europe où il a étudié avec des sommités telles Lindsay Kemp, Raymond Franchetti et Felix Blaska. Rentré au pays en 1975, il a travaillé avec les Grands Ballets canadiens, le *Toronto Dance Theatre*, *Dancemakers* et *Ballet Y's* avant de fonder le *Desrosiers Dance Theatre*.

Au cours des dix premières années d'existence, la troupe a démontré à maintes reprises qu'elle sait dépasser les frontières de l'inconscient. Quant à Robert Desrosiers, il continue de surprendre ses auditoires dans le monde entier par son énergie créatrice et sa magie, avec des images qui évoquent l'avenir tout en rappelant notre passé lointain. De la magie? Assurément. ✨



Barry Gray

MUSIQUE CLASSIQUE

SANS FRONTIÈRES

Il fut un temps, dans les années 50 et au début des années 60, où le Canada commençait à se faire remarquer dans le monde pour la qualité de ses chanteurs et de ses instrumentistes. À cette époque, nous pouvions nous enorgueillir des carrières réussies du ténor Léopold Simoneau, l'un des plus élégants interprètes de la musique mozartienne au XX^e siècle, et de son épouse Pierrette Alarie, superbe cantatrice dont le charme et le goût rappelaient les qualités d'une diva antérieure, Elisabeth Schumann. Les enregistrements de l'un et de l'autre continuent de faire l'admiration de collectionneurs et de spécialistes de la voix partout dans le monde.

Durant la même période, Lois Marshall a connu une brillante carrière dans les salles de spectacle et les studios d'enregistrement des grandes villes d'Europe, et George London a participé à des opéras aussi bien en Europe qu'en Amérique du Nord. Car les Canadiens étaient nombreux à s'exiler aux États-Unis et en Europe pour y faire carrière : les ténors André Turp et Richard Verreault, la basse Joseph Rouleau (qui continue de se produire aujourd'hui), la mezzo-soprano Huguette Tourangeau et le baryton Louis Quilico ont tous étendu la renommée du Canada jusqu'en terres lointaines. Signalons que le fils de M. Quilico — qui enseigne maintenant à Toronto — est également baryton et s'illustre par une carrière remarquable à Paris, à Londres et à New York.

Il ne faudrait pas oublier le regretté Glenn Gould, artiste inimitable qui se tailla une place unique dans les annales



Jean Blais

de la musique et dont l'influence se fit beaucoup plus sentir par ses enregistrements que par ses prestations.

Pour un certain temps, le monde canadien de la musique a semblé connaître un certain déclin malgré d'abondants appuis financiers de la part du Conseil des arts du Canada et de conseils provinciaux et municipaux. La situation s'est toutefois redressée dans les années 80, et les années 90 s'annoncent plus prometteuses que jamais pour les artistes canadiens qui se produisent à l'étranger.

Louis Lortie : représentant d'une nouvelle génération de brillants pianistes canadiens.

Le meilleur orchestre de toute la francophonie

Cette perspective encourageante est en partie due au succès des enregistrements de l'Orchestre symphonique de Montréal. Sous la baguette de Charles Dutoit, d'origine suisse, l'orchestre rappelle une fois de plus au monde entier que le Canada est plus qu'un simple producteur de bois d'oeuvre et d'hydro-électricité.

On a dit que sous la direction de M. Dutoit, l'Orchestre symphonique de Montréal est devenu « le meilleur orchestre de toute la francophonie ». Il entretient sa renommée auprès des acheteurs de disques et des amateurs de musique classique grâce à des tournées internationales presque continues, ce qui est tout à l'avantage des solistes canadiens : ils peuvent en effet révéler au reste du monde entier des talents jusque-là inconnus.

Célèbre pour ses récitals et ses enregistrements, Maureen Forrester semble donner plus d'ampleur à sa carrière sur les



Brian Willer

planches à un âge où la plupart songent à prendre leur retraite. Cette saison, elle a été intronisée au temple de la renommée Juno; par ailleurs, elle prévoit se produire pour la première fois à la Scala de Milan, dans le rôle de la comtesse dans *Pique Dame* de Tchaïkovski, ce qui lui permettra de mettre en valeur non seulement sa voix, mais aussi ses talents dramatiques.

Nouvelle génération

On remarque maintenant sur les planches une nouvelle génération de chanteurs canadiens, une coterie d'étoiles montantes qui jouent d'importants rôles d'opéra tant en Europe et aux États-Unis qu'au Canada.

Depuis qu'il a remporté le tout premier prix Birgit Nilsson, en 1989, le ténor Ben Heppner a fait ses débuts à la Scala dans *Lohengrin* de Wagner, avec l'Opéra royal de Suède, incarnant également Bacchus à l'Opéra de Vienne.

Maureen Forrester, une artiste accomplie, se produira bientôt à l'Opéra de Milan; elle y tiendra le rôle de la comtesse dans *Pique Dame* de Tchaïkovski.

M. Heppner doit aussi tenir de grands rôles à Genève, à Cologne, à New York, à Marseille et à Los Angeles.

Un autre ténor canadien, Paul Frey, a renversé le monde de l'opéra par ses prestations au Festival de Bayreuth, centre officiel de l'opéra wagnérien. Son incarnation de Lohengrin a permis d'apprécier ses capacités vocales et ses talents artistiques. Paul Frey est en train d'ajouter Richard Strauss et Beethoven à son répertoire en se produisant à Londres, à Munich et à Cologne; il se lancera bientôt à l'assaut du reste du monde.

Stratas dans le rôle de la Tosca

Déjà réputée dans les années 60 et 70, Teresa Stratas continue de soulever les acclamations par ses vibrantes interprétations de rôles dramatiques. Depuis un certain temps, elle semble toutefois accorder plus de temps aux enregistrements, y compris les enregistrements vidéo-scopiques. Elle doit pour la première fois incarner la Tosca au Metropolitan Opera de New York en 1991.

Nancy Argenta et Catherine Robbin, deux autres cantatrices canadiennes spécialisées dans la musique baroque et classique, ont d'ardents admirateurs dans le monde entier. L'une et l'autre ont enregistré avec des sommités internationales telles que les chefs d'orchestre Trevor Pinnock et John Eliot Gardiner.

Un autre ténor canadien qui se taille actuellement une carrière enviable, Richard Margison, a perfectionné ses talents dans différentes salles de spectacle et d'opéra canadiennes avant de connaître un grand succès à Londres, en 1989, dans *Le Bal masqué* de Verdi. La liste des chanteurs canadiens semble presque sans fin...

Instrumentistes de marque

Bien que moins étendu, le palmarès des instrumentistes canadiens comporte des noms tout aussi distingués; cependant, aucun d'eux n'est encore devenu un « monstre sacré » comme Glenn Gould. Reste que la violoncelliste Ofra Harnoy est maintenant connue du grand public en Europe, où ses albums sont de gros vendeurs. Quant à la carrière du lauréat du prestigieux concours de piano Busoni en 1984, Louis Lortie, elle dépasse actuellement celles d'artistes plus établis. Ayant fait des tournées internationales avec l'Orchestre symphonique de Toronto,

l'Orchestre symphonique de Montréal et l'Orchestre du Centre national des arts, M. Lortie a reçu des éloges de toutes parts.

Un contrat avec la maison de disques britannique Chandos a aidé à faire avancer sa carrière, lui permettant notamment d'explorer des pièces de différents styles, dont certaines dites « pyrotechniques », ce qui a rehaussé la popularité de ses concerts.

Rempporter le premier prix d'un concours international ne fait jamais de tort à une carrière : l'Américain Murray Perahia et le Roumain Radu Lupu ont vu leurs carrières



débuter après avoir remporté le concours international de piano de Leeds. La carrière de John Kimura Parker, le lauréat de 1984, a pris de l'ampleur grâce aux concerts qui accompagnaient le premier prix et aux enregistrements subséquents. En effet, les superbes reproductions que la compagnie américaine Telarc Records a faites de son jeu sensible le place assurément parmi les meilleurs jeunes de l'époque.

Toutefois, MM. Lortie et Parker doivent éviter de se reposer sur leurs lauriers puisqu'une autre génération montante se manifeste déjà. En effet, le frère cadet du second, Jamie Parker, entame à peine ce qui devrait être une grande carrière au piano, et les deux frères finiront peut-être par se livrer concurrence...

Spécialités pianistiques

Lorsque Marc-André Hamelin a remporté le premier prix d'un concours de piano, à New York, les Nord-Américains ont soudain découvert son prodigieux talent. Depuis, il a gravé plusieurs disques, l'un des plus surprenants étant dédié aux oeuvres du « dieu des pianistes » des premières décennies du XX^e siècle, le compositeur-transcripteur-virtuose Léopold Godowsky.

Parmi les jeunes violonistes, Angèle Dubeau fait actuellement sa marque à l'échelle internationale grâce à ses concertos; son récital de sonates enregistré avec le pianiste d'Ottawa, Andrew Tunis, a suscité des commentaires très favorables.

Même cette jeune génération se voit déjà pressée par de plus jeunes. Ainsi, une douzaine d'aspirants canadiens ont relevé le défi du Concours international Tchaïkovski de 1990, à Moscou, où une victoire peut toujours lancer une grande carrière internationale. ♦

Peterson et Jones régaler les mordus du jazz de partout

Depuis ses débuts à Carnegie Hall en 1949, Oscar Peterson est l'un des meilleurs musiciens canadiens et l'un des mieux connus. Le pianiste natif de Montréal a fait depuis des tournées dans le monde entier, a enregistré plus de 80 microsillons et a accompagné des artistes aussi légendaires que Louis Armstrong. Il a été choisi le meilleur pianiste de jazz du monde à plus de 12 occasions.

Tout naturellement, une carrière aussi brillante lui a valu de nombreuses distinctions, y compris la Rose d'or du Festival de jazz de Montreux en 1968. En 1986, une chaire de musique jazz portant son

nom était créée à l'Université York de Toronto. Le plus grand honneur lui fut cependant accordé en 1973, lorsqu'il fut promu membre de l'Ordre du Canada. Il continue de faire la joie des amateurs de jazz par son jeu brillant.

D'autres musiciens ont suivi dans les sentiers de Peterson, y compris son ami d'enfance, Oliver Jones, qui a en fait étudié aux côtés de la soeur de Peterson, Daisy. Né à Montréal en 1934, Jones fit ses premiers balbutiements au piano à l'âge de 2 ans, et se produisit en public dans un concert à l'église à l'âge de 5 ans.

Il passa ses premières années de musicien au clavier dans des boîtes de nuit et des hôtels de la région de Montréal, période suivie de 20 années à titre d'accompagnateur et de directeur musical de Kenny Hamilton, un chanteur pop jamaïcain. Ce n'est qu'en 1980, à l'âge de 46 ans, qu'il retourna à Montréal et commença à se consacrer sérieusement au jazz. Il a depuis fait de nombreuses tournées et réalisé de nombreux enregistrements, qui lui ont valu l'engouement des critiques et ont contribué grandement à accroître la solide réputation du jazz canadien.



Les artistes canadiens des musiques *new wave*, *pop*, *rock*, *funk*, *punk*, et *country* ont établi leur renommée dans le monde entier. On reconnaît de haut en bas et de gauche à droite, Joni Mitchell, Gordon Lightfoot, Mitsou, Leonard Cohen, Blue Rodeo, Jane Siberry, Cowboy Junkies, Bruce Cockburn, Alannah Myles, Daniel Lanois, Neil Young et k.d. lang.

UNE LITTÉRATURE QUI VOYAGE

La littérature d'un pays représente la voix de son peuple, sa vision du monde et sa vision de lui-même. Elle traduit ses états d'âme, ses craintes et ses espoirs.

À cet égard, la littérature canadienne-française a constitué, au cours des années, un véritable cri du coeur, aussi bien que de la raison, qui s'est répercuté bien au-delà des frontières canadiennes. Les hommes et

de pays étrangers. Qu'il s'agisse d'un parc thématique créé au Japon et inspiré du roman canadien *Anne aux pignons verts* (*Anne of Green Gables*) ou d'un film réalisé par Hollywood à partir de l'oeuvre de Margaret Atwood *La servante écarlate* (*A Handmaid's Tale*) ou encore de la très large diffusion qu'ont connue les romans

C'est en particulier au cours des années 60 que la littérature canadienne-française a commencé d'acquiescer ses lettres de noblesse à l'étranger. Cette époque a en effet vu naître sur la scène littéraire canadienne des auteurs au talent remarquable dont la force de l'écriture et la profondeur de la pensée susciteront rapidement un respect mérité.

Auteure aussi précoce que douée, son premier roman, *La belle bête* (écrit à l'âge de 17 ans), est devenu un classique des maisons d'enseignement au Canada et dans d'autres pays. Elle obtient, entre autres, le Prix France-Québec pour *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, en 1966 et, en 1982, le Prix David pour l'ensemble de son oeuvre. Tous ses romans ont été traduits en anglais et certains d'entre eux l'ont été en espagnol, en allemand et en tchèque.

Anne Hébert avait, quelques années auparavant, entrepris un itinéraire semblable, lequel est jalonné de prix nationaux et internationaux. À la fois poétesse et romancière, elle remporte, au fil des années, des récompenses littéraires prestigieuses tant pour ses oeuvres poétiques que pour ses romans dont les plus célèbres demeurent sans doute *Kamouraska* et *Les fous de bassan*. Elle figure depuis plusieurs décennies au panthéon de la littérature canadienne-française et son talent lui a valu l'obtention de nombreux prix internationaux.

L'un des auteurs les plus prolifiques et les plus populaires de ces deux dernières décennies a été Michel Tremblay. Dramaturge, romancier et scénariste, Tremblay a remporté jusqu'à maintenant une vingtaine de prix littéraires pour l'ensemble de son oeuvre. Parmi ses pièces les plus connues on compte *Les Belles-soeurs* et *À toi pour toujours, ta Marie-Lou*. Plusieurs de ses oeuvres ont été traduites en anglais et jouées aux États-Unis et en



Photo: Presse Internationale/Alain Denizé

les femmes de lettres de ce pays ont su, avec justesse et raffinement, dessiner les réalités, illustrer les traits de caractère et mettre en lumière les multiples détails qui distinguent leur peuple.

Les oeuvres canadiennes, qu'elles soient de langue française ou anglaise, acquièrent une popularité sans cesse croissante dans nombre

d'Anne Hébert dans le monde francophone, les oeuvres des auteurs canadiens transcendent désormais les frontières.

L'année dernière, les droits de vente des oeuvres canadiennes aux foires internationales du livre de Bologne et de Francfort, baromètres de la popularité internationale dans le domaine littéraire, ont doublé, passant de 5 à 10 millions de dollars.

Antonine Maillet : l'une des plus réputées parmi les romancières et dramaturges canadiennes-françaises.

Marie-Claire Blais a été parmi les premiers écrivains de cette « cuvée » mémorable à atteindre une telle notoriété.

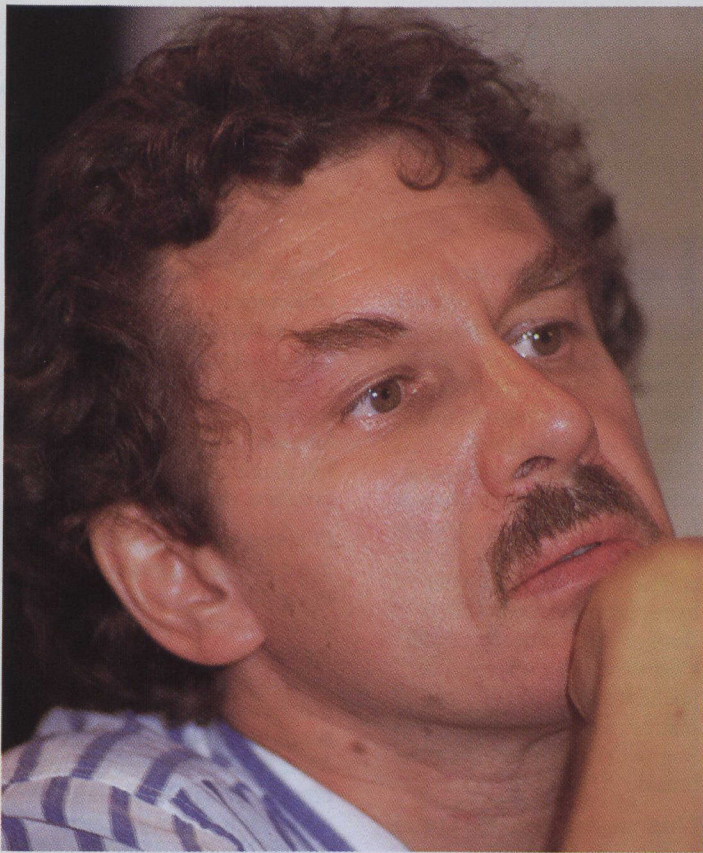


Photo Presse Internationale/M. Ponomareff

Yves Beauchemin qui a connu un succès populaire foudroyant avec *Le Matou*.

Europe. Il a également rédigé, en 1989, les textes d'un opéra bilingue intitulé *Nelligan* sur la vie d'un poète québécois du siècle dernier.

Le domaine de la poésie au Canada français a également vu l'émergence, dans les années 60, de Pierre Morency. D'abord auteur et chroniqueur radiophonique, il remporte, en 1968, le Prix Du Maurier pour ses *Poèmes de la froide merveille de vivre* et, en 1975, le Prix Claude-Sernet (France) pour l'ensemble de son oeuvre

ainsi que le Prix de l'Institut canadien de Québec, également pour l'ensemble de son oeuvre, en 1979.

Figure de proue de la poésie franco-canadienne, Gaston Miron a acquis, grâce à la qualité de son oeuvre poétique, une renommée internationale. Plusieurs prix littéraires prestigieux lui ont été décernés au cours de sa carrière et quelques-uns de ses recueils ont été traduits en italien et en anglais, en particulier le recueil intitulé *L'Homme rapaillé*.

Antonine Maillet est sans doute l'une des plus réputées parmi les romancières et dramaturges canadiennes-françaises. Originnaire de la province du Nouveau-Brunswick, M^{me} Maillet a su

décrire avec une verve, une originalité et une profondeur peu communes l'âme des habitants de ce coin de pays. Son premier roman, *Pointe-aux-Coques*, lançait une carrière qui fut, par la suite, jalonnée d'une douzaine de prix dont le Prix France-Canada, en 1975, et le célèbre Prix Goncourt, en 1979, pour son roman *Pélagie-la-Charette*.

Les multiples talents de Rock Carrier l'amènent à créer aussi bien des recueils de poèmes, un recueil de contes et des pièces de théâtre que le scénario et les dialogues d'un film pour enfants ainsi que de nombreux romans parmi lesquels *Floralie, où es-tu?*, *Le Jardin des délices* et, plus récemment, *Prières d'un enfant très sage*. Une grande partie de son oeuvre romanesque a été traduite en anglais.

Suzanne Jacob mène depuis plusieurs années une double carrière de chansonnière et de romancière. Elle a également

écrit des dramatiques pour la télévision et publié, entre autres, *Flora Cocon*, un recueil de poésie et *La Survie*, un recueil de nouvelles, tous deux fort appréciés de la critique et du public. En 1984, elle remporte le Prix du Gouverneur général avec son roman *Laura Laur*.

Parmi les auteurs les plus prisés ces dernières années, on retrouve Yves Beauchemin qui a connu un succès populaire foudroyant avec *Le Matou*. Ce roman haut en couleurs a été jusqu'à présent diffusé à plus d'un million d'exemplaires dans le monde. Il a été traduit en anglais et a fait l'objet d'une adaptation cinématographique. Le dernier roman de Beauchemin, *Juliette Pomerleau*, lui a valu en France le Prix Jean Giono et le 21^e grand prix des lectrices du magazine français *Elle* (1990).

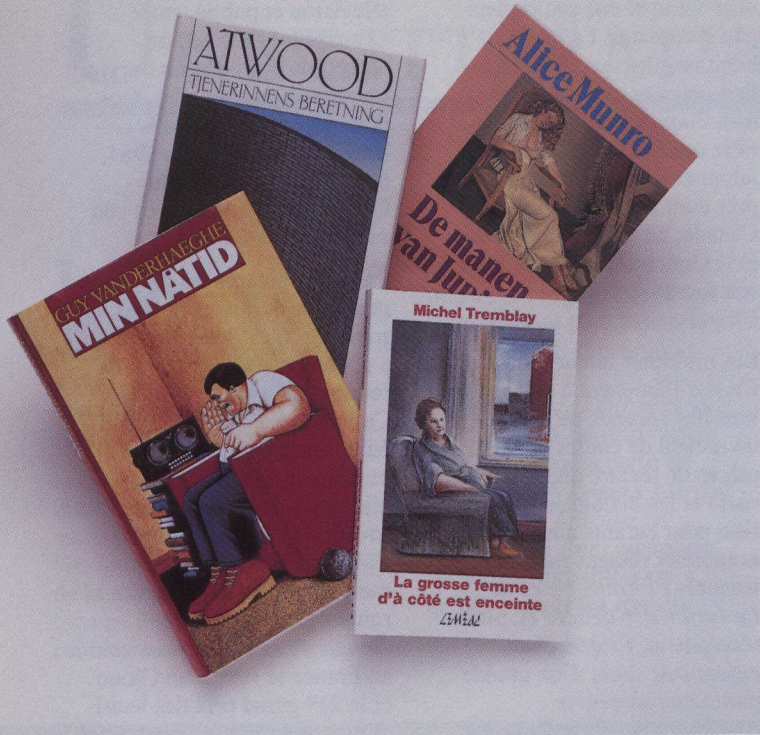
Pierre Morency

L'œil américain



Boréal

La littérature canadienne anglaise triomphe



Des œuvres canadiennes, de langue française et anglaise, connaissent une popularité sans cesse croissante dans nombre de pays étrangers.

Mais déjà pointent à l'horizon une pléiade de jeunes écrivains talentueux qui constitueront la relève de demain. On compte parmi ceux-ci des auteurs aussi prometteurs que Louis Hamelin, récipiendaire du Prix du Gouverneur général pour son roman *La rage*, Christian Mistral, élu « auteur de l'année » par les lecteurs du journal *La Presse* pour son roman *Vamp*, Josée Fréchette auteure de *Le père de Lisa* et Francine D'Amour, également récipiendaire du Prix du Gouverneur général pour *Les dimanches sont mortels*.

En outre, le Canada s'enrichit de plus en plus d'écrivains néo-canadiens d'origines diverses tels Danny Laferrière, originaire d'Haïti, Marco Micone, d'Italie, et Marilu Mallet, du Chili.

D'ores et déjà, si l'on en juge par son rayonnement et par l'intérêt qu'elle suscite de par le monde, la littérature canadienne-française est certes promise à un avenir radieux et elle se révèle de plus en plus un véhicule privilégié de la richesse culturelle du Canada à l'étranger. 🍁

Les écrivains canadiens d'expression anglaise connaissent ces temps-ci un très gros succès dans le monde. La première à s'être attirée les acclamations des critiques et des lecteurs a été Margaret Atwood, pour ses ouvrages à saveur féministe. Son livre *A Handmaid's Tale (La servante écarlate)*, adapté pour l'écran et deuxième sur la liste des livres proposés pour le Prix Booker en Grande-Bretagne, s'est vendu en collection de poche à un million d'exemplaires rien qu'aux États-Unis. Son oeuvre a été publiée dans plus de 20 langues.

L'oeuvre de Robertson Davies a elle aussi été traduite dans plusieurs langues. Ses romans érudits, qui démontrent une connaissance approfondie du mythe et de l'archétype, sont lus dans le monde entier. Robertson Davies a été le premier Canadien à devenir membre de l'American Academy and Institute of Arts and Letters et à être sérieusement considéré comme candidat au prix Nobel de littérature.

Farley Mowat a consacré une grande partie de sa carrière à écrire des ouvrages sur la nature, particulièrement le

Grand Nord. Aussi est-il particulièrement populaire en Union soviétique - comme le Canada, une nation de l'Arctique. Son oeuvre a été traduite dans plus de trente langues. Sa passion de l'écologie en a fait un prophète de notre temps.

D'autres écrivains sont également connus, par exemple Alice Munro, qui est considérée comme l'une des meilleures auteures de nouvelles. En outre, les ouvrages d'écrivains canadiens d'origine juive comme Mordecai Richler, irlandaise comme Brian Moore, japonaise comme Joy Kogawa et tchèque comme Josef Skvorecky témoignent de l'héritage multiculturel du Canada. Robert Munsch, qui se spécialise dans les livres pour enfants, en a déjà vendu plus de trois millions d'exemplaires. Tous ces auteurs ont contribué à la réputation de plus en plus grande de la littérature canadienne dans le monde.

Margaret Atwood attire les acclamations des critiques dans le monde entier.



Brian Willer

H Y M N E A U C I N É M A

En un peu moins de 30 ans, les films canadiens, français et anglais confondus, ont non seulement su plaire à un public d'ici, mais aussi aux cinéphiles des quatre coins du monde.

(Il ne faut pas croire pour autant que le cinéma n'existait pas au Canada avant 1960. Il suffit de penser à l'Office national du film, créé en 1939, qui fête ses 50 ans cette année.)

Dans les années 60, les films canadiens avaient souvent pour trame les réalités politiques du pays. Les moyens de production et les budgets étaient extrêmement limités.

Mais depuis, les choses ont considérablement changé. Aujourd'hui, le répertoire des sujets abordés s'est nettement

diversifié, et les cinéastes ont à leur disposition des outils de production indispensables comme Téléfilm Canada, une société d'État qui a pour principal mandat d'aider à financer les initiatives des producteurs indépendants.

Des films comme *Le Déclin de l'empire américain* et *Un zoo la nuit*, réalisés à la fin des années 80, viennent confirmer que l'industrie cinématographique canadienne a gagné en maturité et en aplomb depuis l'époque des films faits à la va-vite de la fin des années 70 et du début des années 80. Le dernier film de Denys Arcand, *Jésus de Montréal*, a valu au Canada une autre série d'éloges de la part des critiques et des jurys de festivals, au pays comme à l'étranger.

Les heures de gloire du cinéma canadien

La vague de popularité que connaît actuellement le cinéma canadien remonte à 1986, année où *Le Déclin de l'empire américain* a remporté le Prix international de la critique au Festival de Cannes. Cette comédie à petit budget pour adultes a ensuite gagné huit Génies - notamment dans les catégories meilleur film, meilleur réalisateur et meilleur scénario - et a été mise en candidature aux Oscars pour le meilleur film de langue étrangère.

Un an plus tard, les films de deux nouveaux venus sont présentés à Cannes, et le succès du Canada ne se dément pas. *Un zoo la nuit*, du cinéaste montréalais Jean-

Claude Lauzon, a remporté treize Génies et a été vendu à plus de 12 pays. De son côté, *I've Heard the Mermaids Singing* (*Le chant des sirènes*), signé Patricia Rozema, remportait le non moins prestigieux Prix de la Jeunesse et était mis en candidature pour neuf Génies.

En 1989, Denys Arcand enchaîne avec *Jésus de Montréal* et maintient sa réputation internationale.

Vaguement inspiré de la passion du Christ, le scénario est centré sur Daniel (Lothaire Bluteau) qui veut à tout prix mettre en scène une version innovatrice du célèbre récit. Daniel donne finalement forme à sa pièce un soir d'été, par une chaleur étouffante, au sommet du Mont-Royal de Montréal. Mais les libertés que les acteurs prennent avec la Bible provoquent et choquent le public. Tous les soirs, des gens de plus en plus inorthodoxes viennent voir la pièce. Résultat : leurs croyances les plus profondes et leur foi sont remises en question par cette reconstitution inventive de l'histoire.

À la fois poétique et provocant, d'une ironie souvent désabusée, *Jésus de Montréal* a remporté le Prix du Jury à Cannes. La même année, il a raflé les Génies. Et encore une fois, un film de Denys Arcand était nommé dans la catégorie meilleur film de langue étrangère aux Oscars.



Max Films

Scène du film *Jésus de Montréal* de Denys Arcand qui a remporté le Prix du jury au Festival de Cannes en 1989.



Cinéphile

Dans son téléfilm, Michel Brault, réalisateur québécois qui n'en est pas à ses premières armes, raconte l'histoire de Manuel, un réfugié politique chilien traqué par deux drôles d'agents d'immigration à Montréal. Annie, son avocate aux idées larges, persuade sa soeur (Geneviève Bujold) de se marier avec lui pour qu'il puisse rester au Canada.

La cérémonie, censée être simple, se complique lorsque nos deux protagonistes doivent vivre ensemble pendant un week-end et subir un examen oral pour convaincre les autorités de leur sincérité. Retournelement ironique, à force d'essayer de convaincre les autres, ils finissent par éprouver de la tendresse l'un envers l'autre. Ce long métrage sans prétention a remporté le prix du meilleur téléfilm au Festival de la télévision de Banff.

Des talents pour l'animation

Cette année encore à Cannes, le Canada a montré qu'il se défendait plutôt bien en matière d'animation.

Jours de plaine, c'est le son et l'image de deux artistes franco-manitobains. Réal Bérard et Daniel Lavoie, respectivement visualiste et chanteur, prêtent leur talent à ce film qui rend hommage au paysage et à l'essence de l'Ouest canadien. Et on aurait tort d'oublier *To Be*, le neuvième film de John Weldon, réalisateur à l'ONF. C'est un récit riche et stimulant sur la nature de l'identité personnelle et ce qu'elle est, ou plutôt ce qu'elle veut être.

Le Canada continue à produire des films à caractère social. Et comme Patricia Rozema et Denys Arcand nous ont promis de nouveaux films pour bientôt, les critiques et les cinéphiles du monde entier peuvent être sûrs que le Canada n'est pas prêt de dormir sur ses lauriers. 🍁

L'œuvre de Atom Egoyan, *Speaking Parts* : un film qui traite des individus obsédés par la création d'images.

Roadkill

Même s'il est difficile de rivaliser avec des films du calibre de *Jésus de Montréal*, il reste que de nombreuses productions, de moindre envergure, certes, attirent le public d'autres festivals. On pense ici à *Roadkill*, de Bruce MacDonald.

Dans *Roadkill*, une aventure rock dans le nord de l'Ontario, un promoteur minable de Toronto charge Ramona (Valerie Buhagiar) de faire revenir un groupe rock de renégats baptisé « Children of Paradise » (littéralement : les enfants du paradis). Ramona se lance donc à la recherche du groupe en cavale et rencontre des personnages pour le moins bizarres : un chauffeur de taxi très porté sur la marijuana qui n'en finit plus de raconter ses histoires de vedettes du rock droguées; un aspirant réalisateur (interprété par MacDonald lui-même) et un jeune homme qui envisage de faire carrière dans les meurtres en série. Ce dernier affirme n'avoir guère le choix;

on devient soit joueur de hockey, soit criminel, et lui, il a les chevilles délicates. Peuplé de personnages solitaires et bizarres sur fond austère, *Roadkill* porte un regard humoristique sur notre sens de l'aliénation obsessionnelle et notre souci de l'identité. Peut-être qu'enfin un film aura réussi à rendre un point de vue bien canadien! Ce film plutôt excentrique a été vendu à cinq pays et a été projeté cet été à des festivals de Sydney et Melbourne, en Australie.

Le thème de l'identité

Speaking Parts, un film sur l'aliénation, aborde le sujet sous un angle différent. Ce long métrage, que l'on doit à Atom Egoyan, traite de la technologie, des images et des relations humaines, et commente la façon dont notre réalité est construite pour nous, surtout par la télévision et les vidéos. Il s'agit du troisième film, le plus complexe du reste, de l'auteur de *Next of Kin* et de *Family Viewing*.

Le dernier film d'Egoyan, qui ne laissera personne indifférent, gravite autour de Lance, un acteur vivotant et distant employé dans un hôtel, de Lisa, la femme de chambre,

et de Clara, la scénariste. Amoureuse folle de Lance, Lisa loue des films dans lesquels il fait un peu de figuration. Entre-temps, Lance rencontre Clara lorsqu'il découvre son scénario en faisant le ménage de la chambre de cette dernière. Il la persuade de s'arranger pour qu'il passe une audition auprès du redoutable réalisateur. Lance fait coup double. Il obtient le rôle et fait la conquête de Clara, avec qui il entame une liaison.

Le réalisateur veut chambarder le scénario de Clara. L'histoire se corse. S'il en parle à Clara, Lance risque de perdre le rôle tant convoité. D'abord hésitant, il se sent progressivement plus responsable et compréhensif. Des sentiments humains commencent à naître dans un monde où un écran vidéo omniprésent semble être le seul véhicule de communication. À la fin, c'est l'énigmatique Lisa qui réussit à toucher Lance et à établir un instant fragile de communication réelle, sans intermédiaire.

Bravo à la télévision

Autant *Speaking Parts* regarde les relations humaines à travers un objectif ultrasophistiqué, autant *Les noces de papier* est conventionnel.

La créativité poussée toujours plus loin

Un tir forain où des filles abattent leurs amants; une danse acrobatique où les interprètes évoluent sur et sous un lit tournoyant; une chambre où des arbres morts pendent du plafond. Voilà des images qu'on n'associe pas avec le théâtre traditionnel, mais il faut dire que Carbone 14 n'est pas une troupe traditionnelle. En effet, cette formation de Montréal est l'une des plus connues dans le domaine de la « performance », sorte d'événement incorporant danse, musique et un minimum de texte de façon à créer un kaléidoscope de son et de mouvement qui ressemble plus à un vidéoclip qu'à une oeuvre de Tchaïkovski.

Fondée en 1975 par Gilles Maheu, le groupe s'appelait à l'origine *Les Enfants du Paradis*, en hommage à ce film sur les artistes ambulants qui se produisaient dans la rue, en France, au XIX^e siècle. M. Maheu devait ultérieurement opter pour « Carbone 14 », nom qui renvoie au processus de datation par lequel on mesure le taux de désintégration des atomes de carbone.

Depuis une dizaine d'années, Gilles Maheu a produit de nombreuses oeuvres provocantes qui ont été primées, dont *Le Voyage immobile* (1979), *Pain Blanc* (1981), *L'Homme rouge* (1982) — performance solo — et *Le Titanic* (1985). *Le Rail* (1983), une dénonciation de la cruauté physique et morale qualifiée de « spectaculaire et percutante » par *The Punter* de Brighton, en Angleterre, a remporté le prix de la meilleure scénographie au Festival des Amériques, en 1985. M. Maheu a remporté ce prix une seconde fois, en 1987, pour *Hamlet-Machine* (1987), vision fragmentée d'idéologies et « une grande

prestation d'une violence et d'une noirceur incroyables », selon le *Nord Éclair*, de Lille en France. Toutes les oeuvres de Gilles Maheu portent sur des questions sociales contemporaines allant de la manie de la consommation au rôle de l'individu dans un système bureaucratique, en passant par la nature de la révolution.

Maheu et ses 12 comédiens se sont produits aux quatre coins du monde, suscitant partout des critiques très favorables. *Le Dortoir* (1988), qui a fait

tournée de l'Europe, en juillet, avant que le groupe se retrouve à la *Brooklyn of Music Academy*, à New York, à l'automne.

C'est une photographie de son enfance qui a poussé Gilles Maheu à créer *Le Dortoir*. Le spectacle se déroule dans le dortoir d'un pensionnat catholique, milieu stérile aux lits métalliques et aux fenêtres brisées, la journée de l'assassinat du président des États-Unis, John F. Kennedy. L'auteur y révèle les désirs

révolution politique et religieuse des années 60 au Québec.

Car il faut dire que l'expérience théâtrale de Gilles Maheu remonte à cette époque. Il fut d'abord comédien avant de se tourner vers la pantomime, puis vers le théâtre de la rue, afin de se libérer des contraintes du traditionalisme. Il étudia avec des maîtres-mimes européens comme Yves Lebreton, Eugene Barba (au Danemark), Étienne Decroux (Paris) et



Yves Dubé

l'objet d'une tournée de l'Europe en 1989, a uniformément soulevé des commentaires enthousiastes. Le *Salzburger Nachrichten* a souligné « l'imagination brillante et la fébrilité étourdissante » de cette oeuvre; quant au *Glasgow Herald*, il a déclaré que la troupe « est à juste titre reconnue comme une des formations les plus excitantes dans le domaine du théâtre de performance ». En février 1990, Carbone 14 entreprenait de présenter *Le Dortoir* durant deux mois au Canada; puis, ce sera une autre

Le Dortoir « une imagination brillante et un rythme hallucinant. »

oniriques de six garçons et de sept filles, le point culminant étant la danse solo d'une religieuse. L'atmosphère du spectacle change du tout au tout à l'annonce de la mort de Kennedy, les enfants se révoltent et leurs danses atteignant une frénésie inquiétante. En somme, l'auteur a su combiner poésie et athlétisme pour recréer à s'y méprendre le caractère fondamental de la

Jerzy Grotowski (Pologne). Il est rentré au Québec en 1975 pour fonder sa propre troupe. Il a ensuite délaissé le théâtre de la rue pour le spectacle à plein déploiement, décidé de « redécouvrir l'art d'anéantir la suffisance du spectateur — l'art de le renverser ». Il croit qu'à l'instar de la musique, le théâtre doit solliciter non seulement l'esprit, mais aussi les sens. Refusant qu'on qualifie son art d'avant-garde, il le décrit comme le théâtre d'aujourd'hui, un théâtre qui s'adresse à ses contemporains dans un langage adapté à notre époque. ♦

HORS DES SENTIERS BATTUS

Chopin perché dans les airs est incliné sur le clavier d'un piano bleu ciel, sa position précaire opérant une métaphore soulignant les relations fragiles qui existent entre les gens. Cette scène tirée des *Plaques tectoniques* de Robert Lepage, oeuvre réalisée sous les auspices de la Communauté économique européenne, aborde le thème de l'attraction qu'exercent l'un envers l'autre l'Ancien et le Nouveau-monde. Son iconographie sur le plan visuel est pour le moins frappante et est tout à la fois à l'image de ce jeune et audacieux comédien-auteur de théâtre québécois, dont l'oeuvre continue de lui valoir la célébrité sur le plan international comme un des chefs de file de l'innovation dans le théâtre contemporain.

Commettant tour à tour des pièces comme *La trilogie des dragons* (1985), *Vinci* (1986), et *Les plaques tectoniques* (1988), Lepage a fait la preuve de sa capacité d'allier avec virtuosité les effets visuels et la technologie, ressources appliquées à des thèmes contemporains exploités de façon originale et vibrante. Une piscine au volume modeste, un arbre abattu, un grand piano bleu flottant dans les airs, tous ces effets contribuent à créer une forme théâtrale dont la formule ne peut être mise en boîte ou étiquetée, un théâtre qui se meut sans cesse, comme les plaques tectoniques, et se renouvelle sans fin.

Lepage a été attiré au théâtre parce qu'il s'agit d'un art collectif ou d'un art « de la communion », ainsi qu'il se plaît à dire. Il obtient un grand succès de projets de création faisant appel à de nombreuses

collaborations et exerce son génie dans toutes les facettes du théâtre, du jeu des comédiens à l'écriture théâtrale, à la mise en scène et jusqu'à la conception des décors et de l'éclairage.

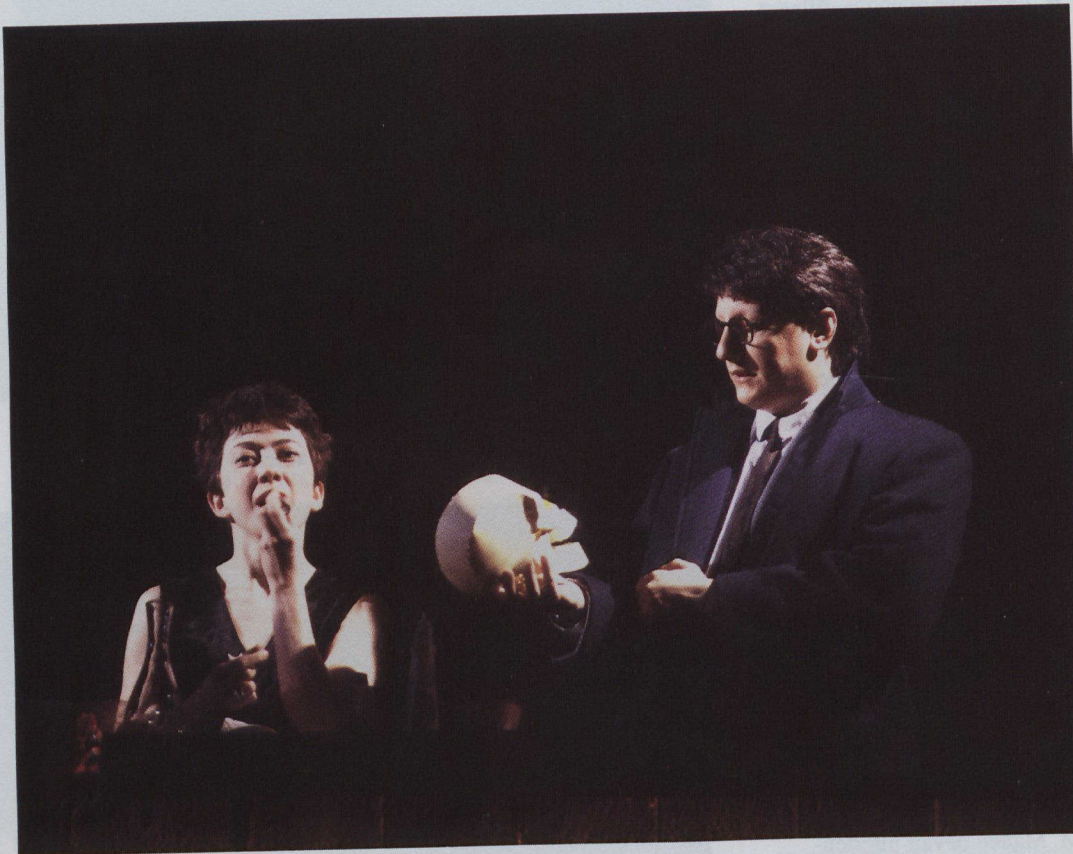
Tout en épousant les méthodes et valeurs esthétiques du théâtre contemporain québécois, Lepage, qui se décrit comme « un artiste francophone ouvert à d'autres influences », emploie dans ses pièces des langues variées, qu'il utilise comme moyen de faire tomber les barrières dressées entre l'art et le public. Son spectacle solo *Vinci* est joué en français, en anglais et en italien. *La trilogie des dragons* fait appel au français, à l'anglais et au chinois. Et *Les plaques tectoniques* ajoutent l'espagnol à ce cocktail des langues.

Robert Lepage mise davantage dans son oeuvre sur le langage imagé que sur la langue proprement dite. Cependant que son talent est unique, sa technique de l'art dramatique est davantage le reflet du milieu du théâtre d'avant-garde dans lequel il a évolué.

Après des études en art dramatique à Québec et à Paris, Lepage entreprend sa carrière comme comédien sur les planches des cafés-théâtres de Québec, qui bourdonnent d'activité. Il met sur pied, en 1980 avec Jacques Lessard, un groupe de théâtre expérimental, le *Théâtre Repère*. La

Robert Lepage dans *Polygraphe*.

compagnie s'appuie sur un processus créatif connu sous le nom des *cycles Repères*. Une des données fondamentales de la méthode Repère, que Lepage utilise dans toutes ses pièces, est le principe d'échafauder une pièce autour d'une « ressource », un objet concret ou une image évoquant le sujet traité dans la pièce, plutôt que sur un thème particulier. La méthode Repère est tout désignée pour le théâtre collectif et donne un sens à la préoccupation de Lepage à l'égard de la conception des décors, qui prend un



Théâtre Repère

sens particulier dans la forme théâtrale symbolique et imagée qui est sienne.

Après s'être vu décerné rapidement de nombreux honneurs pour son travail de comédien, Lepage voit sa carrière d'auteur de théâtre et de metteur en scène prendre son envol avec la pièce *Circulation* (1984) et *La trilogie des dragons*. La trilogie qui a été produite en tournée à travers l'Amérique du Nord et l'Europe, a établi la réputation internationale de Lepage et lui a valu le premier prix au *Festival du théâtre français des Amériques*. La pièce gravite autour d'une « ressource », soit une fouille archéologique dans un terrain de stationnement, qui permet de révéler trois différents quartiers chinois dans autant de villes canadiennes. Il en résulte une épopée complexe qui retrace l'évolution physique et spirituelle des

diverses communautés chinoises au cours d'une période de 75 ans, avec en parallèle une intrigue centrée autour de citoyens issus de la population canadienne au sens large.

Dans le sillon des succès de *La trilogie*, la pièce *Vinci* a reçu un accueil tout aussi élogieux — une pièce solo écrite, mise en scène et dont le rôle titre est tenu par Lepage. Tour de force technologique haut en couleur, la pièce illustre le conflit entre l'artiste et son oeuvre à travers le récit d'un jeune Québécois qui franchit l'Atlantique afin de faire le point sur ses convictions profondes en suivant la voie tracée par Léonard de Vinci. Le protagoniste se penche sur ses obsessions et s'interroge sur le sens de son travail créatif devant un public qui est profondément touché par sa quête de la vérité sur l'art.

Vinci a fait, en 1987, une tournée européenne qui a connue un immense succès. La pièce a aussi remporté le prix convoité du *Festival d'Avignon* en France, et des distinctions en Suisse et en Angleterre.

Les plaques tectoniques, la pièce la plus récente de Lepage, a été acclamée par les critiques comme une oeuvre de génie. Théâtre symbolique à son meilleur, *Les plaques* offrent un portrait de l'humanité en évolution, d'où se dégage l'impression, affirme Lepage, « qu'une force maîtresse se révèle à travers les mystères de l'existence, similaire à celles qui résident dans les entrailles de la Terre, lesquelles en dépit de tous les obstacles modifient et enrichissent sans cesse la vie. » La pièce a été jouée dans des grands centres, partout en Amérique du Nord, en Écosse, aux Pays-Bas, en Allemagne, en Suisse, en Belgique, en Espagne, en Autriche et au

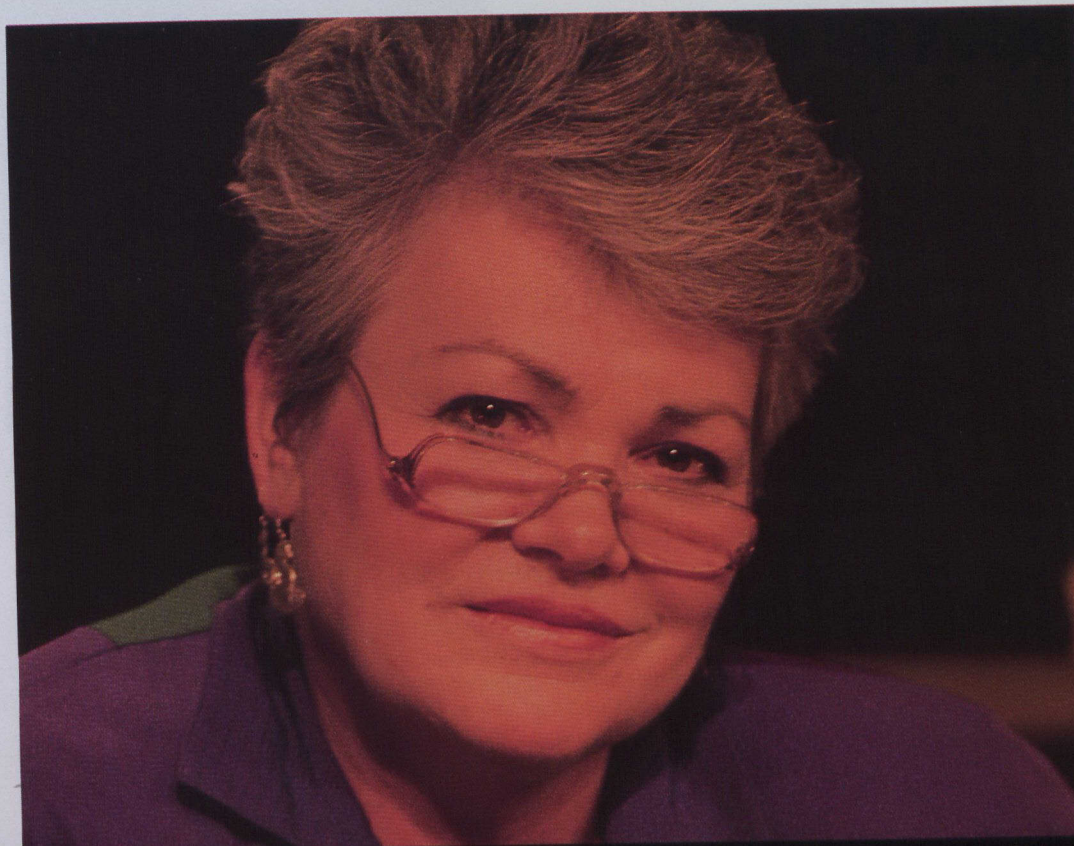
Mexique. Le spectacle doit prendre l'affiche au Royal National Theatre de Londres en Angleterre à compter de novembre 1990.

En juin 1990, Lepage a commencé un mandat de trois ans comme directeur artistique du Théâtre français du Centre national des arts (CNA) à Ottawa. Lepage est enthousiaste de pouvoir consolider la place du CNA comme un carrefour pour les artistes canadiens et étrangers. Les amateurs de théâtre ont en effet très hâte de voir quelle sera la nouvelle trajectoire du théâtre français sous la brillante gouverne de Lepage. Lepage affirme espérer surprendre les amateurs de théâtre avec un « changement de cap » qui se veut le miroir d'une nouvelle décennie et d'une génération montante dans le monde du théâtre. Nombreux sont ceux et celles à penser qu'il parviendra à relever ce défi. ♦

Sharon Pollock, dramaturge engagée

Sharon Pollock, une des figures dominantes du théâtre moderne canadien, se distingue par sa franchise et sa spontanéité rafraîchissantes. Habitée par une passion dévorante pour le théâtre, cette mère de cinq enfants, de son propre aveu un bourreau de travail, a apporté à de nombreux égards une importante contribution au théâtre canadien. Beaucoup de ses pièces ont remporté les plus grands prix littéraires, et ses oeuvres jouées sur scène et à la radio ont obtenu la même reconnaissance. Le théâtre de M^{me} Pollock rejoint un auditoire international et est traduit en plusieurs langues, dont l'allemand et le japonais.

Sharon Pollock :
une des figures
dominantes du
théâtre moderne
canadien.



Victor Fisher

Très active sur plusieurs fronts, M^{me} Pollock se qualifie de dramaturge polyvalente, car ce titre décrit mieux son apport multiforme au théâtre canadien comme comédienne, metteuse en scène, auteure dramatique, professeure d'art dramatique et administratrice de théâtre.

Sharon Pollock est née dans les Maritimes (provinces atlantiques) et a été élevée en Estrie (Québec); toutefois, elle a commencé sa carrière professionnelle en Alberta, où elle demeure toujours. Elle traite de l'Ouest canadien avec une affinité et une compréhen-

sion particulières, notamment dans *Generations* (1981) et *Whiskey Six Cadenza* (1987), pièces qui explorent le thème de la vie dans les « Prairies ».

M^{me} Pollock, qui est surtout connue par ses oeuvres historiques, a également écrit des comédies comme *And Out Goes You?* (1975) et des pièces plus personnelles et profondes comme *Doc* (1984), enquête psychologique sur une famille ravagée du Nouveau-Brunswick.

Ses premières pièces historiques, comme *Walsh* (1974), *The Komagatu Maru*

Incident (1978) et *One Tiger to a Hill* (1981), qui ont été produites dans les principaux théâtres du Canada, lui ont valu la réputation de « dramaturge engagée ». Ces pièces révèlent en outre un côté sombre de l'histoire du Canada, qui a été négligé par la plupart des dramaturges traditionnels.

Ses oeuvres les plus récentes - *Generations* (1981), *Blood Relations* (1984) et *Doc* (1984) - traitent moins de questions sociales et davantage de conflits internes. *Doc*, qui s'inspire vaguement de l'histoire de sa propre famille,

se caractérise comme toutes ses pièces par une honnêteté brutale et un récit douloureux. En fait, M^{me} Pollock a lancé un appel en faveur d'un théâtre vraiment canadien qui ne craigne pas de parler de sujets controversés dans sa quête de la pertinence.

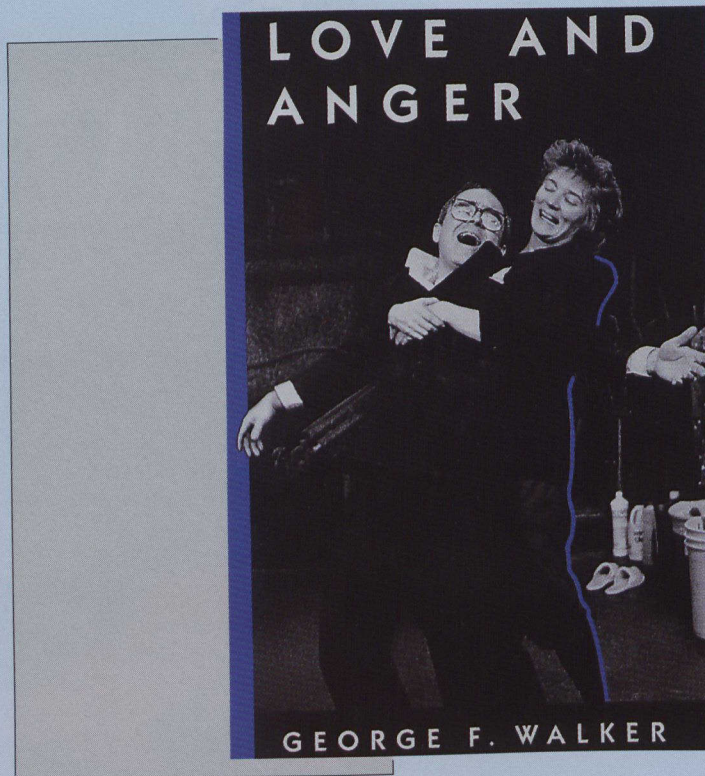
Sharon Pollock a remporté en 1988 le Prix littéraire Canada-Australie. Elle travaille actuellement à deux nouvelles pièces et contribue à *Sunday Matinée*, série d'émissions dramatiques du réseau anglais de Radio-Canada. ♦

Un théâtre vivant qui provoque l'imagination

Le don de George F. Walker pour marier les tenants sérieux et comiques de ses énigmatiques tragi-comédies lui a valu les plus grands éloges de la critique dans le monde entier. Considéré comme le plus important auteur comique du théâtre contemporain du Canada anglais, Walker a vu son oeuvre produite aussi à l'étranger — plus que tout autre auteur de théâtre canadien à cet égard.

Issu des milieux ouvriers des quartiers est de Toronto, Walker a vu sa carrière en art dramatique prendre son envol en 1971 à la sortie de la pièce *Prince of Naples* au Factory Lab Theatre de Toronto. Cet événement marqua le début d'une longue et fructueuse collaboration entre l'auteur et cette compagnie théâtrale. Walker rend hommage au Factory Lab de lui avoir permis d'utiliser pleinement la liberté d'artiste nécessaire pour faire progresser cette forme d'art dramatique très motivatrice.

Walker a été dépeint comme un « écrivain de l'imaginaire » par opposition à un « réaliste ». Tout au long de sa carrière, il a transcendé les formes théâtrales conventionnelles et a expérimenté des



formes lui permettant d'exposer avec plus de justesse son expression créative. Il décrit ses pièces, caractérisées par leurs intrigues épisodiques, leurs dialogues énergiques et leurs décors enchanteurs, comme une entreprise visant à imposer l'ordre au chaos. Un lecteur éclectique, Walker fait appel aux formes du pop-art

dont les films de type B, les romans policier, les histoires d'amour gothiques et les livres de bandes dessinées, qui confèrent à ses pièces leur aspect terrifiant et leur énergie débordante.

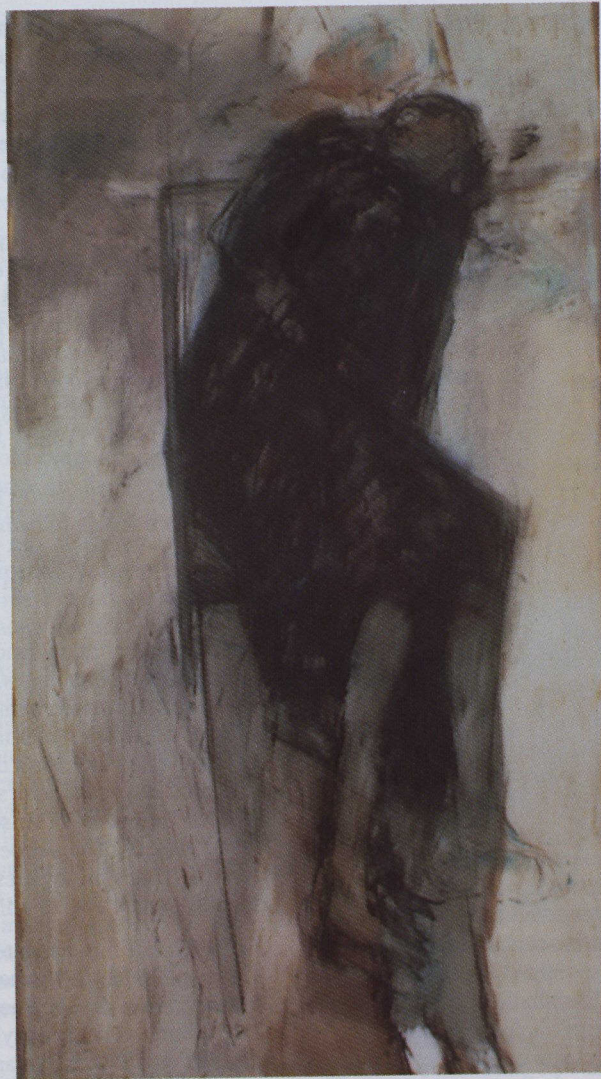
Dans *Beyond Mozambique* (1974), Walker utilise comme cadre le film de type B : dans un bled en ruine, perdu au

fond d'une jungle, Rocco, un homme de science cinglé et ses comparses exilés, énergumènes étonnamment disparates, donnent libre cours à leurs obsessions, insensibles à la présence des uns et des autres et au battement du tambour, qui menace de les annihilier. Cette oeuvre et d'autres pièces qui s'inspirent des conventions des films de type B — des personnages de mélodrame, des situations classiques, une vision simpliste de la vie — ne sont pas de simples parodies de la vie mais des commentaires politiques empreints d'ironie.

Récipiendaires de nombreux prix littéraires internationaux, les pièces de Walker ont été abondamment produites au Canada, aux États-Unis, en Angleterre, au Pays de Galles, en Israël et en Australie. *Nothing Sacred* (1987), une adaptation d'après l'oeuvre de Turgenev *Fathers and Sons*, a été consacrée comme une des dix meilleures pièces de théâtre en 1988 par la revue *Time*.

George Walker travaille en ce moment au texte d'une nouvelle pièce et envisage la rédaction d'un roman.

L'art selon Betty Goodwin



Galerie René Blouin

Betty Goodwin, longtemps considérée comme l'une des artistes contemporaines les plus originales et les plus expressives du Canada, ne cesse de surprendre. Dénuée d'opportunisme, elle a délaissé le filon qui l'avait menée à la gloire et a foncé tête la première dans de toutes nouvelles directions. On ne peut pas s'y tromper : ce goût insatiable du risque est le propre d'une grande artiste.

L'idée même d'être tentée de dormir sur ses lauriers et de se limiter à du déjà vu rebute complètement Betty. Pour

Figure and Chair
(1988).

elle, l'art, c'est aller plus loin, approfondir les aspects les plus obscurs de la condition humaine. « J'aime aller au fond des choses. J'essaie d'extraire l'essence des choses — enfin, je l'espère. Mais je crois qu'une fois qu'on a trouvé quelque chose, on veut encore creuser... Et à chaque exposition, on veut encore se dépasser. »

À la fin des années 60, Betty est au sommet de son art.

C'est l'époque de la série des eaux-fortes représentant des vestes (1969-1972) réalisées à partir de l'impression sur plaques de cuivre d'authentiques vestes usées. Ces œuvres évoquent le mouvement et rappellent la présence d'une forme humaine. Elle a également incorporé d'autres objets dans la série, comme des nids d'oiseaux, des gants et d'autres vêtements.

Betty a réalisé des collages, des assemblages, des sculptures et des installations, mais ce sont ses dessins qui l'ont rendue célèbre. À ses yeux, « Dessiner est la façon la plus simple d'élaborer un vocabulaire de l'image parce que c'est une déclaration instantanée et personnelle de ce qui est important et de ce qui ne l'est pas. Le dessin est le médium le moins aliéné. Il est privé : il ne se préoccupe pour ainsi dire pas du public mais seulement de l'expression de l'artiste. »

À la fin des années 70 et au début des années 80, son œuvre est dominée par le thème du « passage ». Si plusieurs ont qualifié ses réalisations de plus abstraites et géométriques, Betty tient à dire qu'elle ne s'est jamais préoccupée de l'abstrait.

En 1982, l'artiste commence la collection *Swimmers* — des dessins surdimensionnés, exécutés sur du papier transparent qu'elle compare à la peau et à l'eau. On croyait assister à un changement de cap radical chez elle. Ses œuvres, plus figuratives, partent des mouvements du corps humain. Elle utilise des matériaux comme l'huile, le pastel à l'huile, le fusain et la mine de plomb. Elle s'inspire souvent d'images prises dans les médias et de photographies de personnes. Et au fur et à mesure qu'elle les traduit sur papier, elle efface les traits qui

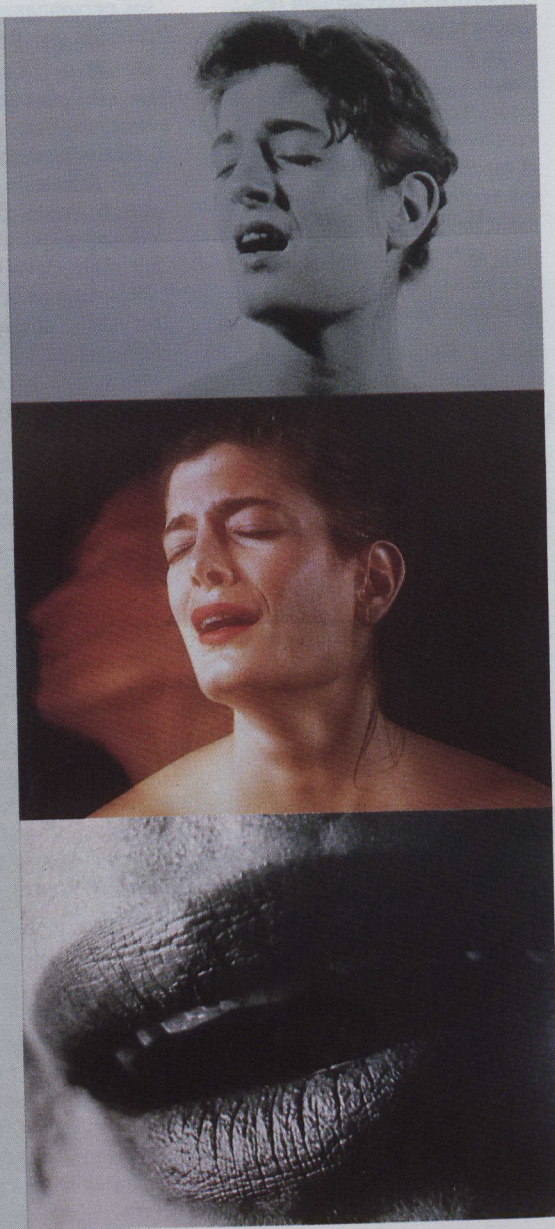
permettraient de reconnaître ses personnages — c'est un procédé qu'elle conservera par la suite.

En 1989, la collection *Steel Notes* de Betty Goodwin a été présentée en compétition à la XX^e Biennale internationale de São Paulo. France Morin, commissaire du Canada à la biennale, devait prendre une décision judicieuse et choisir un seul et unique artiste pour représenter le Canada. Mme Morin s'est exprimée en ces termes : « Dans un monde où on entend parler tous les jours de souffrance humaine, l'œuvre de Betty Goodwin est une expression ferme et douce de la vulnérabilité des êtres, et en même temps un avertissement contre la violence extrême que nous nous faisons les uns aux autres et à nous-mêmes. » Pour Mme Morin, c'est l'émotion avec laquelle Betty exprime son respect profond pour la vie humaine dans son œuvre qui nous fait prendre conscience de notre propre fragilité et confirme l'importance de nourrir notre esprit humain.

On ressent encore plus cet esprit humain dans son programme de 1990. Elle a participé à une exposition contre la faim dans le monde au Schneider Museum of Art en Oregon (États-Unis) et à une exposition intitulée Goya à Beijing au Centre international d'art contemporain de Montréal, à l'occasion de l'anniversaire du massacre de la place Tiananmen. Cette exposition entreprendra une tournée mondiale l'année prochaine et sera présentée en Chine lorsque ce pays se sera doté d'un régime démocratique. La dernière exposition en date de Betty Goodwin, inaugurée le 1^{er} septembre à la Edmonton Art Gallery, est exclusivement consacrée à l'artiste. Le thème : l'utilisation de l'acier. ♦

GENEVIÈVE CADIEUX :

L'ordre et le désordre, la raison et la folie



Écoutez-moi avec vos yeux (1989) : une œuvre qui recèle plusieurs sens.

De Montréal à Cologne, de Berlin à New York, aujourd'hui ou demain à Paris, à Sydney ou à Venise, les visiteurs et les résidents de toutes les grandes villes cosmopolites

ont été ou seront pris sous l'étrange regard des œuvres de Geneviève Cadieux.

À la fois photographique et sculpturale, l'œuvre de Cadieux s'interroge sur notre

façon de regarder et sur ce que nous voyons. Elle traite non seulement de l'image, mais aussi des mécanismes et des structures de la représentation, c'est-à-dire de l'encadrement et du cadre, de la lumière et de l'obscurité, de la projection et de la réflexion, de la translucidité et de l'opacité de la surface.

L'œuvre de Geneviève Cadieux s'élabore lentement autour de problématiques fondamentales où l'image photographique s'inscrit comme porteuse de significations multiples. Depuis 1980, l'artiste montréalaise a créé, au rythme de quelques pièces par année, un ensemble de travaux qui nous amènent à articuler des relations inusitées au sein du développement de la pratique artistique récente. Bien qu'elle travaille surtout en photographie, ses œuvres évoquent, par leur format, l'écran de cinéma et acquièrent une dimension sculpturale par leur occupation de l'espace. De plus en plus, Cadieux conçoit des œuvres qui se rapprochent davantage de l'installation. Mais c'est la proximité physique du spectateur et son engagement dans le champ de l'œuvre, qui sont volontairement recherchés et qui jouent un rôle déterminant dans l'appréhension du travail.

Dès ses premières œuvres, le corps apparaît comme objet privilégié de représentation et revient comme un leitmotiv dans presque toutes ses pièces, jusqu'aux plus récentes. Chez Cadieux, l'aspect « matériel » du corps — habituellement un corps de femme — contraste avec l'absence de « substance » de l'image, le flou, la distortion et la disparition. Il n'y a d'autre contexte pour le corps représenté que celui du regard.

Le corps, comme le montre clairement Cadieux, « existe dans et par le regard », ce qui le situe historiquement et idéologiquement comme le regard lui-même.

Les séries *Séquences et Illusion* ont introduit cette thématique autour de 1980 et elle est retrouvée dans toutes ses œuvres majeures dont *Voices of Reason, Voices of Madness* (1983), *Ravissement* (1985), *The Shoe at Right Seems Much Too large* (1986), *À fleur de peau* (1987), *L'inconstance du désir* (1988), *Trou de mémoire, la beauté inattendue* (1988), *Hear Me With Your Eyes* (1989) et *Éclipse* (1990).

Avec ses installations photographiques percutantes, Cadieux s'est rapidement distinguée à l'échelle internationale. Elle participe à de nombreuses expositions aussi bien en Europe et en Australie qu'en Amérique et ses œuvres font partie des principales collections publiques canadiennes.

En 1987, elle a représenté le Canada à la XIX^e Biennale internationale de São Paulo et aux Biennales de Sydney en 1988 et en 1990. Cette année, elle a participé à la Biennale de Venise (qui a lieu du 27 mai au 30 septembre 1990) et également aux expositions *Passages de l'image* au Centre Georges-Pompidou à Paris, et *A New Necessity* à Newcastle, en Angleterre.

Pour Cadieux, le langage photographique est envisagé dans une perspective métapsychologique. Dans toutes ses œuvres, elle dissèque les mécanismes de la reproduction photographique développés par la société post-industrielle et s'interroge sur le pouvoir d'illusion de la photographie — là où se trouve l'ordre et le désordre, la raison et la folie. ♦

Nelson Mandela accueilli comme un héros

Dans chacune des trois villes canadiennes où il s'est rendu, en juin 1990, M. Nelson Mandela a été accueilli comme un véritable héros par des foules enthousiastes. À Toronto, plus de 30 000 personnes de toutes origines s'étaient rassemblées malgré la chaleur accablante pour l'acclamer en scandant son nom avant même qu'il ait prononcé un discours. Même des hommes politiques endurcis — qui lui ont accordé le traitement d'honneur normalement réservé aux chefs d'État — étaient visiblement émus.

Le premier ministre Brian Mulroney, qui avait invité M. Mandela et son épouse Winnie à venir au Canada en février dernier, a déclaré qu'il était véritablement un héros. Pour lui prouver son appui, le premier ministre du Canada a offert 5 millions de dollars pour aider à rapatrier les Sud-Africains en exil et permettre aux prisonniers politiques de retourner dans leur collectivité.

Ce don du Canada était le geste le plus récent prouvant l'opposition de longue date des Canadiens à l'égard de l'apartheid en Afrique du Sud. À l'occasion d'un dîner de gala organisé en son honneur à Toronto, M. Mandela a déclaré qu'il s'émerveillait du fait que des gouvernements canadiens successifs s'élèvent contre l'apartheid depuis si longtemps malgré la distance qui sépare les deux pays. Au cours des dix dernières années, le Canada a été représenté de



façon officielle aux principales manifestations anti-apartheid en Afrique du Sud.

Avant de se rendre à Toronto et à Montréal dans le cadre de sa tournée mondiale en vue de recueillir des fonds pour l'African National Congress (ANC), M. Mandela a été invité à prendre la parole lors d'une séance conjointe du Parlement, à Ottawa, invitation réservée habituellement aux chefs d'État. Il a souligné avec reconnaissance le rôle que joue le Canada pour encourager les autres pays à continuer à faire pression sur le gouvernement sud-

Nelson Mandela : vénéré, adulé et célébré dans trois villes canadiennes.

africain en appliquant des sanctions économiques. Selon M. Mandela, les sanctions et les critiques des autres nations ont contribué à faire modifier les lois sud-africaines ainsi qu'à mettre fin, au début de l'année, à sa captivité de 27 ans.

M. Mandela a toutefois affirmé que l'apartheid existait toujours et qu'il fallait continuer à appliquer des sanctions économiques jusqu'à ce que le système soit entièrement démantelé — requête que le gouvernement canadien appuie entièrement.

Les Européens se penchent sur l'avenir du Canada

La première conférence sur les études canadiennes entièrement européenne s'est tenue à La Haye aux Pays-Bas du 24 au 27 octobre derniers.

Sous le thème du *Canada à l'aube du XXI^e siècle : réflexions européennes sur l'avenir du Canada*, la conférence entendait explorer les grandes questions et problèmes auxquels est confronté le Canada à l'aube du nouveau siècle. L'économie canadienne, l'environnement, la culture, le système politique, et les engagements militaires ont été débattus par au-delà de 400 participants à ce symposium. Les relations canado-européennes ont fait également l'objet de discussions.

Sa Majesté royale la princesse Margaret a ouvert officiellement la conférence aux côtés de l'honorable Jeanne Sauvé, ancien-gouverneur général du Canada, qui a prononcé l'allocution inaugurale. L'ancien président de la Commission européenne M. Willy Declercq a prononcé l'allocution de clôture et le premier ministre des Pays-Bas, M. Ruud Lubbers, a aussi pris la parole.

Lors d'une brève visite de 30 heures dans la capitale canadienne au début de juin, le président de l'Union soviétique, M. Mikail Gorbatchev, a montré qu'il était passé maître dans l'art de subjuguier les foules. Avant de quitter Ottawa pour rencontrer le président des États-Unis, M. George Bush, à Washington, il s'est vu réserver un accueil chaleureux et très enthousiaste par la foule qui bordait les rues du centre-ville.

Entre deux fonctions officielles, dont notamment des discussions de plus de quatre heures avec le premier ministre du Canada, M. Brian Mulroney, et une cérémonie du dépôt de gerbes au Monument commémoratif de guerre du Canada, M. Gorbatchev a pris par deux fois un bain de foule, circulant parmi le public, parlant aux gens et donnant des poignées de main. Bon nombre de personnes ont été surprises de le voir si accessible.

Les dignitaires canadiens et soviétiques ont souligné l'importance de la visite, rappelant les déclarations du président soviétique à l'égard des relations Est-Ouest ainsi que de la réunification de



BPM/ Bill McCarthy

l'Allemagne. Ils ont également rappelé la première visite de Gorbatchev au Canada, en 1983. À titre de ministre de l'Agriculture de l'Union soviétique, il avait alors visité des fermes et des supermarchés bien approvisionnés

dans tout le pays. Cela a contribué à le convaincre que l'Union soviétique avait besoin d'une beaucoup plus grande liberté sur le plan économique et personnel.

Entre les rencontres officielles, le Président Gorbatchev a pris à deux reprises des bains de foule, échangeant des propos et serrant les mains des gens dans la rue.

Assurer l'avenir des enfants

Le Sommet mondial pour l'enfance s'est tenu aux Nations Unies, à New York, les 29 et 30 septembre 1990. Il avait pour unique objectif d'améliorer le sort des enfants.

Brian Mulroney, premier ministre du Canada coprésidait le Sommet qui visait à mettre la situation des enfants à la une de l'ordre du jour des années 90 et à leur assurer la priorité d'accès aux ressources mondiales — dans la prospérité ou la pauvreté, la guerre ou la paix.

Ce Sommet mondial pour l'enfance, qui résulte d'une initiative conjointe de l'Égypte, du Mali, du Mexique, du Pakistan, de la Suède et du Canada réunissait pour la première fois des chefs d'État ou de gouvernement des quatre coins du monde : nord, sud, est et ouest, et constituait le tout premier sommet consacré entièrement aux enfants.

Les enfants forment le groupe le plus vulnérable de la société. Ce sont eux que la maladie, la guerre, la famine, la sécheresse et d'autres désastres frappent le plus durement. Ils sont également à la merci d'autres dangers. On estime, en effet, que 52 millions d'enfants travaillent à l'extérieur de leur foyer et que les enfants qui vivent dans les rues des grandes villes font souvent face à l'exploitation et à la violence.

Le Canada et d'autres gouvernements ailleurs dans le monde témoignent de leur engagement en participant aux programmes d'immunisation universelle, d'hygiène et d'approvisionnement en eau potable ainsi qu'en favorisant l'application d'autres techniques en vue d'assurer la survie, la protection et l'épanouissement des enfants dans le monde entier.

Les chercheurs Patrick Wong, scientifique du Conseil national de recherches Canada (CNR), et Basil Rigos, de Cornell University, ont fait ensemble une découverte scientifique de première importance grâce à laquelle les médecins pourraient déterminer en 10 minutes seulement si des cellules sont cancéreuses.

Les méthodes actuelles de diagnostic du cancer exigent qu'un pathologiste fasse, au microscope, un examen visuel hautement spécialisé de certains échantillons. Les méthodes sont subjectives et peuvent donner des résultats

peu concluants dans les cas difficiles. Il n'est donc pas toujours possible de détecter rapidement les tissus cancéreux.

La nouvelle technique de spectroscopie expérimentée par le CNR au cours des dix dernières années consiste à prélever des cellules par biopsie à l'aiguille, à leur faire subir une forte pression puis un flux infrarouge. Les résultats indiquent une différence dans l'absorption de la lumière selon que les cellules sont cancéreuses ou non.

La caractéristique la plus importante du procédé WR-DIASPEC (spectroscopie de diagnostic Wong-Rigos) est qu'il détecte systématiquement les cellules anormales d'une façon tout à fait scientifique, sans avoir recours à l'observation empirique ou à l'analyse de symptômes. « Il s'agit d'une méthode scientifique, a déclaré M. Wong, où n'intervient aucune erreur visuelle possible de l'oeil humain. » La nouvelle technique permet également de révéler les cancers aux tout premiers stades de leur développement. (Elle est sensible au point de pouvoir détecter la maladie lorsque seulement 10 % des

cellules sont cancéreuses et peut différencier les tumeurs malignes des tumeurs bénignes. Elle est également très efficace : le test peut être administré et les résultats obtenus en moins de dix minutes, et aucune préparation n'est nécessaire.

Cette méthode simple, qui permet de révéler le cancer avec certitude et précocité, devrait être mise sur le marché d'ici les deux prochaines années. Cette découverte devrait avoir des répercussions extrêmement importantes : elle permettra aux médecins de détecter le cancer rapidement et avec précision.

Don d'une collection d'objets d'art de Perez de Cuellar

Le 28 mai 1990, lors d'une visite à Ottawa, le Secrétaire général des Nations-Unies, M. Javier Perez de Cuellar et son épouse Marcella ont fait don de leur collection d'objets d'art traditionnel au Musée canadien de la civilisation. La collection, entreprise il y a sept ans, comprend 160 pièces dont chacune représente les traditions, les coutumes ou les rituels locaux de différents pays visités par M. Perez de Cuellar dans l'exercice de ses fonctions.

En posant ce geste, Mme Perez de Cuellar a déclaré qu'elle et son époux désiraient rendre hommage au Canada pour sa générosité envers les pays du Tiers-monde ainsi que pour son appui soutenu à l'Organisation des Nations Unies. Elle a également exprimé le souhait que tous les gens qui verraient cette collection, soient-ils citoyens canadiens ou visiteurs étrangers, méditent sur le soutien accordé par le Canada aux idéaux humanitaires et culturels internationaux.



Mme Perez de Cuellar rend hommage à la générosité du Canada à l'égard des pays en développement et à son soutien indéfectible des Nations Unies.

Reportage Canada est publié par la Direction des communications sur la politique étrangère, Affaires extérieures et Commerce extérieur Canada, Ottawa, Canada K1A 0G2.

Télex : 053-3745

Rédacteur en chef :
Henry Kolatacz

Rédactrice :
Mary Anne Dehler

Coordonnatrice de l'édition :
Anne Gibbs

Agent de production :
Bob Thompson

Les observations ou suggestions des lecteurs sont bienvenues. Prière d'indiquer la source d'information pour tout article ou extrait d'article reproduit.

This publication is also available in English under the title **Canada Reports**.

